LES

MARTYRS DE L'OUGANDA



Collection "Belles Histoires et Belles Vies" 21

par l'ABBÉ PAUL BOUIN

AVANT-PROPOS

QUAND les premiers Blancs ont pénétré au cœur du continent africain, ils ont cru nécessaire de s'ouvrir un chemin à coups de fusil, parce que les peuples Noirs dont ils foulaient les territoires n'avaient aucune envie de les recevoir. Qu'apportaient-ils ? Ce que nous appelons la civilisation... et qui se ramenait la plupart du temps à des morceaux d'étoffes de couleur, à des colliers de verre, à de l'eau-de-vie et à des armes à feu. Et ils demandaient en échange le travail des indigènes, leurs richesses, leurs terres. Pour deux ou trois Blancs qui venaient en amis, il en arrivait cent qui ne pensaient qu'à s'enrichir par tous les moyens, même les plus vils. Méprisants, ils appelèrent les Noirs : des sauvages !

Heureusement pour l'honneur de l'Europe, en même temps que les explorateurs et les commerçants arrivèrent les missionnaires. Et tout de suite les Noirs reconnurent qu'ils avaient affaire non à des maîtres, mais à des frères. Ils reçurent avec joie le message d'amour de l'Evangile, qui

leur apportait la vraie liberté. Traités non plus en sauvages, mais en authentiques fils de Dieu, ils égalèrent en charité et en héroïsme les chrétiens du vieil Occident. Et du premier coup, ils s'offrirent à verser leur sang quand le moment fut venu.

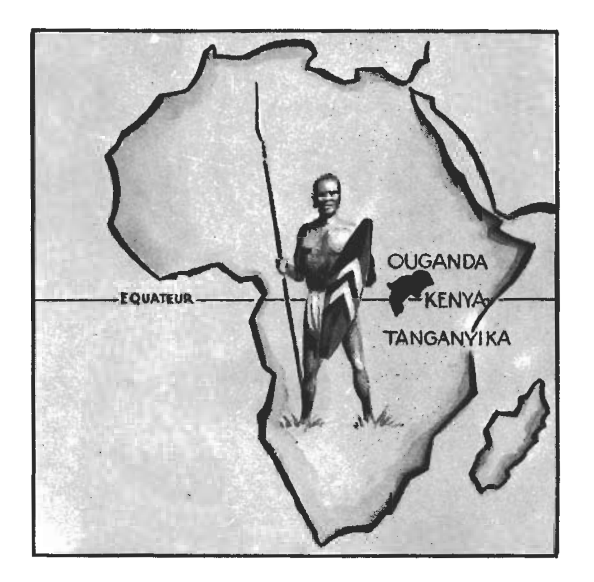
Le Seigneur n'a cure ni de la couleur de la peau, ni du vêtement, ni des raffinements du confort pour se choisir des Saints. La merveilleuse histoire des Martyrs de l'Ouganda que tu vas lire te le montrera avec évidence. Elle te fera sûrement comprendre que les Noirs sont des hommes non seulement semblables à nous, mais parfois bien supérieurs.

Et tu regarderas peut-être avec des yeux neufs l'étudiant africain que tu croises dans la rue ou la petite mulâtresse à la chevelure crêpue qui fréquente ton école.

Le travail de christianisation de l'Afrique est à peine commencé, mais déjà des catholiques par milliers se lèvent d'un bout à l'autre du continent noir, déjà des prêtres y sont ordonnés par centaines, déjà des évêques noirs y succèdent aux Apôtres.

Nous sommes fiers d'être de la même famille qu'eux.

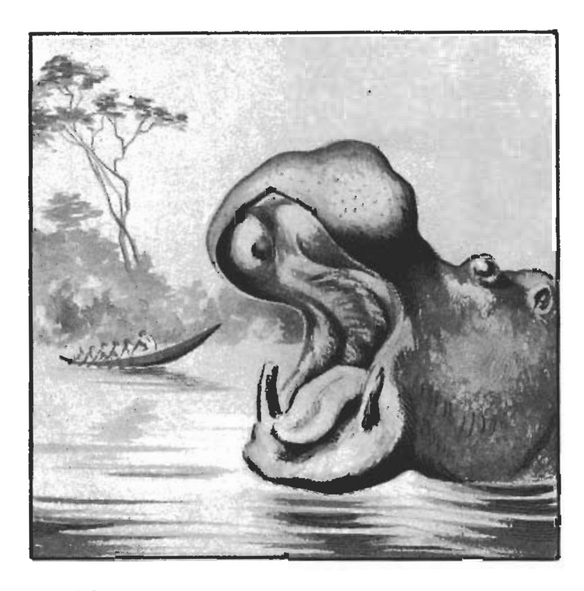
Père Jacques Bondallaz



1 Regarde bien cette carte d'Afrique. La tache noire que tu vois, vers la droite, représente un pays que l'on appelle Ouganda. Il te paraît tout petit, mais en réalité, il est aussi grand que la moitié de la France.

Il y a seulement cent ans, c'était une contrée complètement inconnue des Blancs.

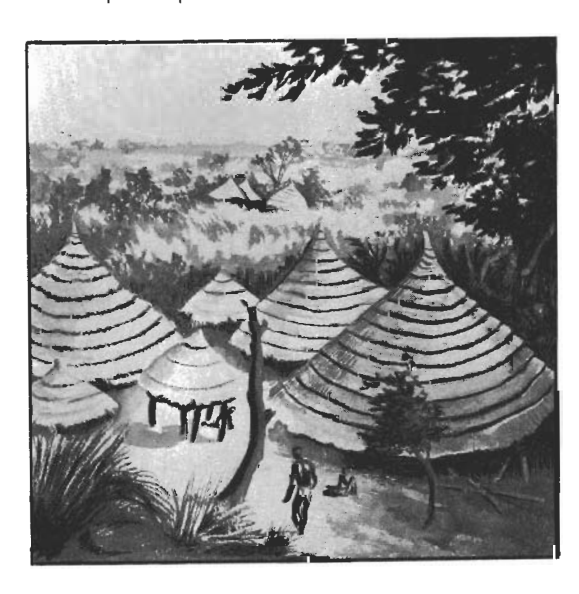
Les explorateurs Burton et Speke, entre 1859 et 1863, puis Stanley en 1875, découvrirent ce pays au climat chaud mais beaucoup plus sain et tempéré que celui des contrées voisines.



2 Là-bas, il y a de grandes forêts, surtout de ces forêts longues et étroites que l'on appelle « forêts en galerie ».

Dans la savane, pendant la nuit, on entend rôder les chacals, les léopards et les hyènes. On y voit encore des éléphants, des lions et des troupeaux de buffles, et, bien sûr, des singes , des serpents, et beaucoup d'autres animaux sauvages.

Dans les roseaux des rivières et des lacs infestés de moustiques, il n'est pas rare de se laisser surprendre par d'énormes hippopotames. Mais les animaux les plus dangereux sont les crocodiles, armés de terribles mâchoires.



3 Les habitants du pays se nomment les Baganda. A l'époque des événements dont tu vas lire le récit, ils étaient à peu près trois millions.

Ce sont de magnifiques Noirs. Ils habitent des cases rondes faites de tiges d'herbes et de fibres de bananiers tressées.

Ils mangent surtout des bananes, qui, pour eux, remplacent le pain. Ils aiment aussi le maïs, les fruits, et ils chassent le gibier, armés de leurs longues lances.

Malheureusement, ces armes leur servent trop souvent à faire la guerre.

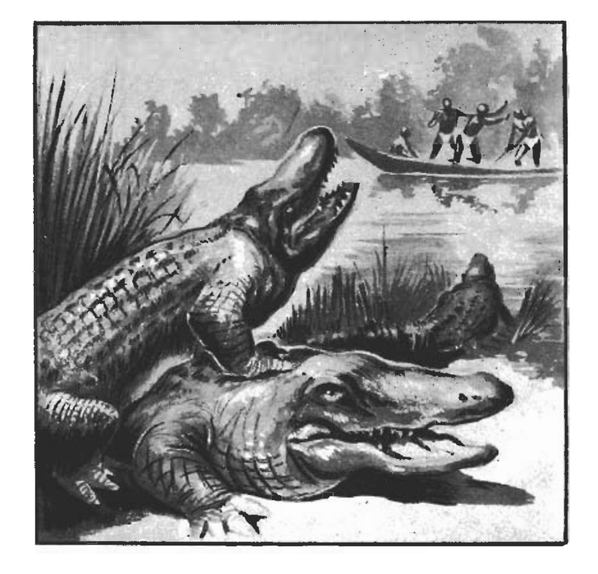


4 Voici une carte plus détaillée de la région.

Des villes sont indiquées. Quand tu rencontreras leur nom au cours de cette histoire, tu pourras te reporter à cette carte pour voir où elles se trouvent.

Au sud de l'Ouganda s'étend un lac immense, le lac Nyanza, appelé aussi lac Victoria.

Les Baganda le parcourent en pirogue. Ils sont fort habiles à manier la pagaie, au rythme de leurs chants.



5 Vers 1880, les Baganda étaient presque tous païens, sauf quelques-uns qui pratiquaient la religion de Mahomet.

Les sorciers, vêtus de peaux de singes ou de chats sauvages, terrorisaient le pays. Les mœurs étaient souvent barbares : on tuait, on empoisonnait, on abandonnait les petits enfants. De plus, la grossièreté était incroyable.

Parfois, les Baganda offraient aux « esprits » des victimes humaines, qu'on égorgeait sans pitié et qu'on jetait aux crocodiles.



6 Pourtant, quelques-uns soupçonnaient qu'il devait exister une religion encore inconnue et que peut-être quelqu'un viendrait leur apporter une « Bonne Nouvelle ».

On raconte qu'un sorcier fit même un jour une prophétie sensationnelle, comme si le démon lui-même avait parlé par sa bouche, inquiet de céder la place à plus fort que lui.

« Vous me chercherez et vous ne me trouverez plus. Voici que va venir un étranger blanc qui porte avec lui un petit bagage. »



7 En effet, au mois d'avril 1879, on vit arriver un homme, un Blanc, habillé d'une gandoura blanche et portant un grand chapeau. C'était le Père Lourdel, tout jeune missionnaire des Pères Blancs d'Afrique ; il avait à peine vingt-cinq ans.

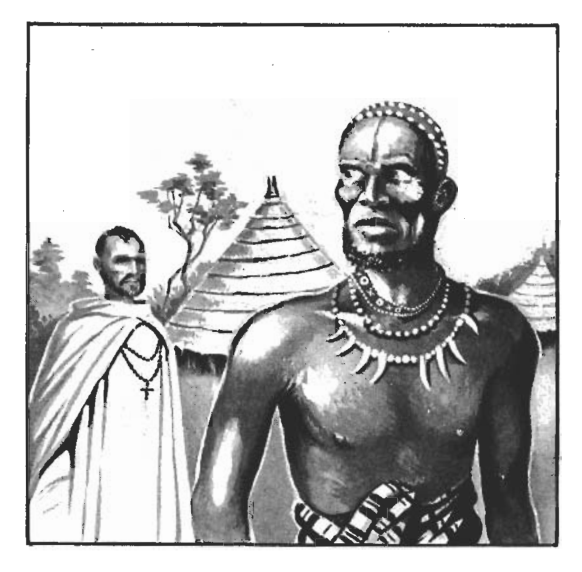
Avec un cran magnifique, il venait en éclaireur, aidé d'un seul compagnon, le frère Amance, ayant laissé à Kaguéyié, au sud du lac Nyanza, trois autres missionnaires.



8 Mais voilà ! comment se faire comprendre du Roi quand on ne connaît ni le « kiswahili » ni le « rouganda », les deux langues du pays ?

Le Père fit confiance d'abord à un interprète. Il était bien mal tombé : l'individu en profitait pour dire du mal de lui au Roi !

Heureusement, le missionnaire avait eu le temps d'apprendre quelques mots. Il commença alors à discuter tout seul avec Mtéça. Ce fut une réussite : le Roi lui promit d'envoyer trente-cinq pirogues à Kaguéyié pour ramener ses amis avec tous les bagages.



9 Pendant ce temps-là, le Père Lourdel resta à Roubaga, qui était alors la capitale du pays. Les pirogues s'éloignèrent. Le voyage, aller et retour, dura deux longs mois. Les trois nouveaux missionnaires débarquèrent enfin et, le 25 juin, rejoignirent, tout heureux, le Père Lourdel.

Celui-ci leur raconta comment il avait employé son temps : déjà, il avait parlé au Roi d'une religion nouvelle, merveilleuse. Mtéça avait paru très intéressé.

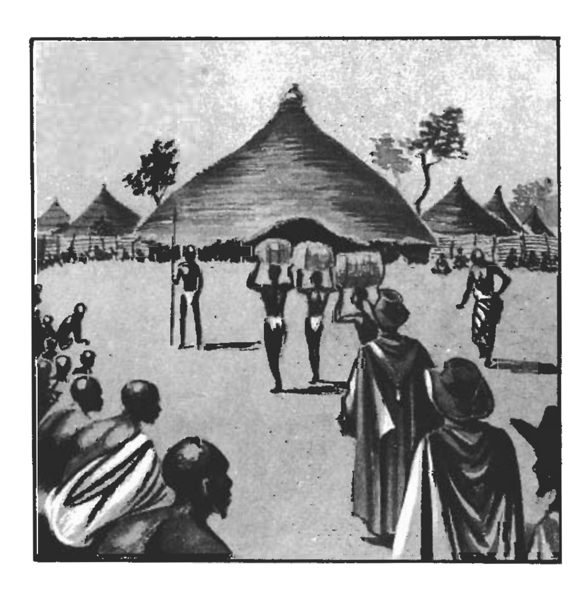
Mais, au palais, le Père avait remarqué un personnage terriblement dangereux : le Katikkiro, premier ministre.



10 Le lendemain même de leur arrivée, les missionnaires eurent une agréable visite :

« Je suis le frère du roi Mtéça. Voici des régimes de bananes qu'il vous envoie. Il serait heureux que vous veniez le voir, dès demain, au palais. »

« Profitons de l'occasion, pensèrent les missionnaires, préparons nos cadeaux : ces uniformes démodés, ces képis, ces sabres, ces ceinturons, toute cette marchandise apportée de Paris, voilà qui va émerveiller le Roi et toute sa cour ! »



11 L'heure du rendez-vous approchant, les missionnaires se dirigèrent vers le palais, précédés par les porteurs.

Après une demi-heure de trajet, on arriva en vue de quelques centaines de huttes où logeaient les soldats et les domestiques. Au milieu se dressait la case royale, décorée de toutes sortes de trophées de chasse et de guerre.

Il fallut attendre dehors, en plein soleil. Les tambours battaient, la foule se pressait. Les soldats défilaient. Enfin, un page vint annoncer que le Roi était prêt.

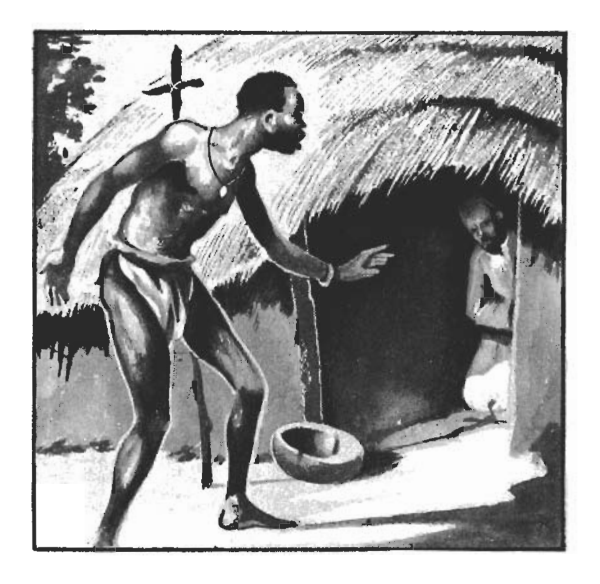


12 Le cœur battant, les missionnaires franchirent la porte sacrée et se trouvèrent soudain face à face avec Mtéça.

Le Roi était couché sur un lit recouvert de riches étoffes. C'était un homme de haute taille au teint brun-rougeâtre, à la figure intelligente. Il n'était habillé que d'une pièce de coton retenue sur une épaule.

On apporta les cadeaux. Loin d'être flattés, le Roi et sa cour s'amusèrent de ces vieilles défroques. Cependant Mtéça fut bienveillant : « Je vous donnerai un champ de bananiers et un troupeau de bœufs », dit-il.

La Mission pouvait commencer.





13 Quelques jours plus tard, un messager arriva chez les missionnaires :

« Mapéra (1), le Roi te demande !

— C'est bien, j'y vais ! » répondit le Père Lourdel. Et aussitôt il se rendit au palais.

« Dis-moi, quelle est donc cette religion que tu viens nous enseigner ? » questionna le Roi. Le missionnaire frémit. Le Roi poursuivit : « On m'en a dit tant de bien que je veux la connaître !

— Serait-ce vrai, Seigneur ! » pensa le Père. Et, sans perdre de temps, il donna au Roi sa première leçon de catéchisme. Elle fut suivie de beaucoup d'autres.

(1) C'est-à-dire : « Mon Père ».

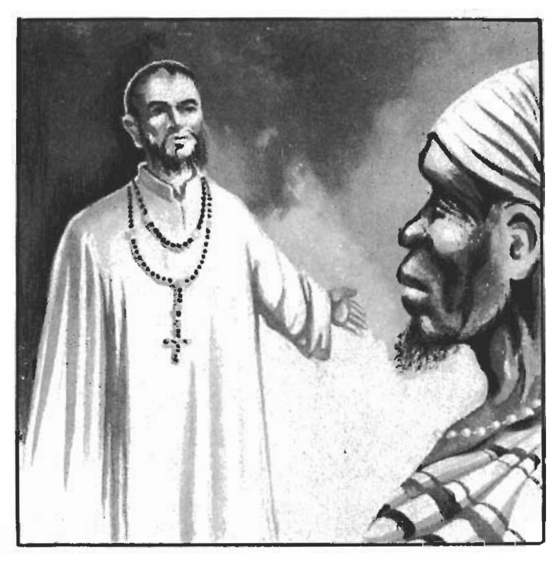
14 « Mapéra, parle-moi encore du Paradis ! »

L'explication émerveillait Mtéça. Il l'écoutait sans se lasser. Un jour il demanda le baptême.

« Il faudrait commencer par renvoyer toutes tes femmes et n'en garder qu'une », répondit le Père. Le Roi hésita : jamais il n'en aurait le courage. Il le fallait pourtant. Mapéra l'avait dit : on ne pouvait pas être chrétien à bon compte.

« Je ne te force pas, tu es libre, avait dit le Père. Si tu veux te convertir, prie Dieu et Il te donnera la force de Lui obéir. »





15 Le Roi ne se décidait pas. Un jour, quelques hommes demandèrent à lui parler en grand secret :

« Tu ne sais pas ? Eh bien ! les Blancs sont en train de creuser un souterrain jusque sous ton palais. Ils donnent déjà des fusils à leurs serviteurs. En un tour de main ils vont prendre le palais et le pays tout entier.

— Qu'on fasse venir Mapéra ! » cria le Roi.

Le Père Lourdel arriva.

« Voilà ce que j'entends raconter », lui dit Mtéça en répétant l'histoire du souterrain.

16 Le missionnaire n'eut pas de peine à se défendre : « Comment un Roi intelligent comme toi peut-il croire de pareilles sottises ? Tu peux envoyer tes soldats fouiller partout dans notre maison, et tu verras s'ils trouvent des fusils.

Et la terre qu'on a retirée de cette galerie, est-ce qu'elle fond au soleil au fur et à mesure qu'on l'enlève ? »

Le Roi fut rassuré. Mais il était loin d'être converti.



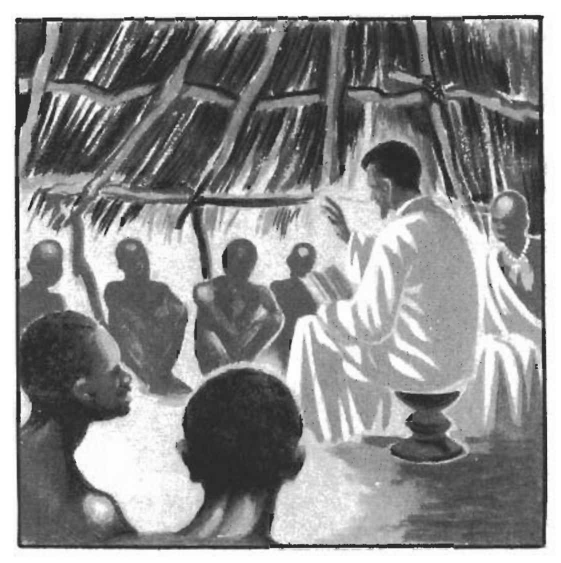
17 Il y avait dans le pays un jeune homme qui cherchait la Vérité et qui priait souvent Katonda, le Grand Dieu, de se faire connaître à lui. Il s'appelait Naloubandwa.

Il vint un jour trouver le Père Lourdel :

« Parle-moi de ton Dieu ! »

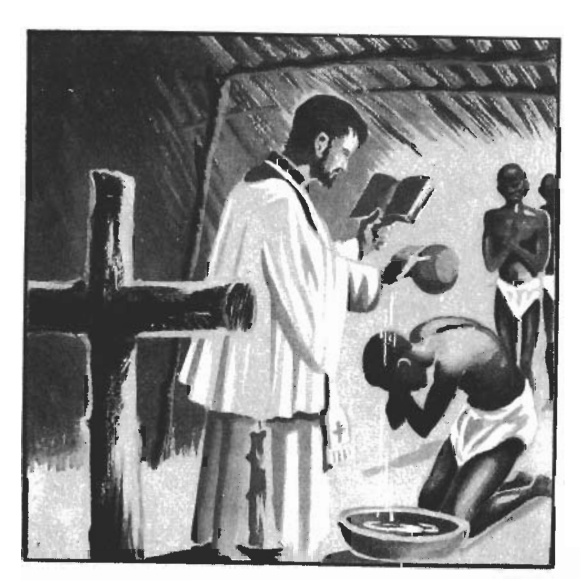
Le Père lui parla de Dieu, qui a fait toutes choses, lui raconta la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il lui expliqua comment prier.

Naloubandwa fut très heureux et répéta à ses camarades les choses étonnantes qu'il avait apprises. Dès le lendemain, il amena un de ses amis à la Mission.



18 Les jours suivants, il y entraîna toute une bande de camarades. Les missionnaires leur racontèrent l'Evangile. Quelle émotion quand ils commencèrent à parler des souffrances du Seigneur, de sa mort sur la croix, de l'histoire extraordinaire de la Résurrection, le matin de Pâques !

Enfin, ce fut la grande révélation : « Si vous croyez en Lui, vous pourrez devenir des fils de Dieu. Vous serez tous frères, et vous devrez vous aimer les uns les autres, comme Jésus vous a aimés .»



19 Quelque temps après, une rumeur sinistre parvint à la Mission : « Il paraît que le sorcier a demandé au Roi des sacrifices humains. »

« Nous allons être tués, pensèrent les missionnaires, et nos jeunes catéchumènes avec nous... »

Quatre d'entre eux se présentèrent aussitôt pour demander le baptême.

Les missionnaires acceptèrent et, le Samedi-Saint 1880, furent baptisés : Paul Naloubandwa, Pierre Damoulira, Joseph et Léon. Cette fois-là, le Roi laissa les chrétiens en paix.



20 « C'est ici la case du Serpent », avaient expliqué les Baganda aux missionnaires, quelques jours après leur arrivée.

Le serpent en question n'était autre qu'un python énorme, qui dévorait tout vivants les poulets et les moutons qu'on lui apportait.

C'était un totem de la tribu. On l'avait enfermé dans une grande case où il était consciencieusement soigné.

Entre les repas, il dormait dans un coin, enroulé sur lui-même, digérant ses victimes.





21 Or, voici qu'un matin, la femme qui venait apporter sa pitance au monstre endormi s'arrêta sur le seuil, clouée de terreur ; le Serpent n'était plus là. Il s'était évadé. Le trou était bien visible, là, entre les roseaux.

Pendant ce temps, un chrétien s'en allait aux champs, armé d'une sagaie, suivi de son chien. Tout à coup, derrière lui, un sifflement... Le chien hurla. C'était le Python qui, déjà, enroulait ses anneaux autour de la malheureuse bête. Le chrétien n'hésita pas : d'un geste sûr, il brandit son arme et transperça la gueule du reptile.

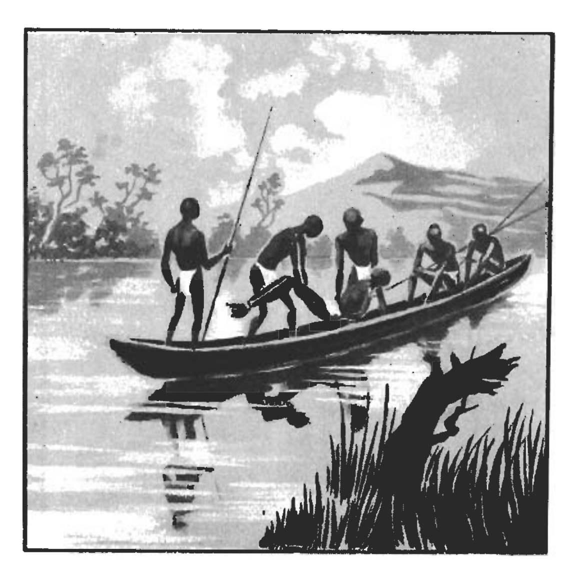
22 Bientôt, tout le village hurlait à la mort : « Le chrétien a tué le Serpent ! A mort le chrétien ! » On le traîna devant le Roi. Son compte était bon.

« Pourquoi as-tu tué le Python, méchant chrétien ?

— Parce qu'il a voulu dévorer mon chien. Ne savez-vous pas que le Serpent totem ne doit jamais manger de chien sous peine de malheur pour tous les Baganda ? »

Tous se regardèrent, consternés : « C'est vrai, il a raison ! »

Et, aussitôt, le chrétien fut relâché.





23 Cette aventure était le commencement de l'orage que l'on sentait venir. Un des pages qui venaient à la Mission, Laurent, fut calomnié par une femme. Le Roi le fit emprisonner et le condamna à être brûlé vif.

Le Père vint le voir. Laurent était tout joyeux : « Père, je n'ai pas peur de mourir ! Un de mes amis m'a baptisé hier soir ! »

Le lendemain, on lui brûla les pieds. Puis on le relâcha, mais quelques jours après, le Roi le faisait noyer.

24 Un jour, on apprit à la Mission que, non loin de Roubaga, des bûcherons, sur l'ordre du Roi, commençaient à abattre des arbres et à faire de grands tas de bois.

« C'est pour brûler tous les chrétiens », disaient-ils.

Les missionnaires se renseignèrent. C'était vrai.

« Si nous restons ici, nous risquons d'être tous massacrés, dit le Père Lourdel. Partons et emmenons avec nous les chrétiens qui voudront bien nous suivre. Nous reviendrons plus tard. »



25 Il alla trouver le Roi :

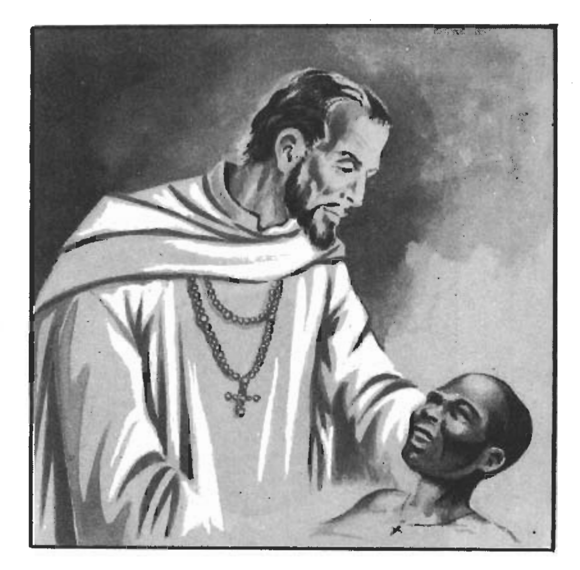
« Je viens t'avertir que nous partons ! »

Mtéça ne s'attendait pas à cela. Il voulut quand même se montrer généreux :

« Prenez des pirogues, emmenez les enfants et tous ceux qui veulent partir ! »

On rassembla les bagages. La flottille se dirigea vers Kaguéyié, où elle arriva le 4 janvier 1883.

Les missionnaires emmenaient surtout avec eux de petits esclaves qu'ils avaient rachetés.

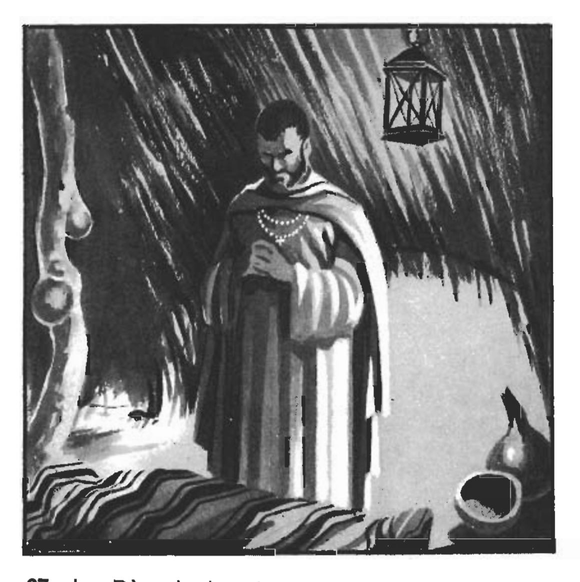


26 Mtéça était loin. Mais bientôt un autre danger, aussi grave, menaça la petite chrétienté : une épidémie de variole commença à semer la terreur à Kaguéyié.

Un des petits esclaves fut atteint par le mal. Le Père Lourdel vint le voir. Il s'aperçut tout de suite que l'enfant allait mourir.

« Serais-tu content si Jésus voulait te prendre avec Lui au Ciel ? » lui demanda-t-il.

« Oh oui ! Mapéra. Seulement, pour cela, il faut que tu me baptises tout de suite. »



27 Le Père le baptisa :

« Et maintenant, dit-il, demande à Jésus de te guérir. »

L'enfant se redressa alors sur son lit et dit avec un large sourire : « Oh ! Mapéra, que dis-tu là ? Maintenant que je suis un fils de Dieu, je n'ai plus peur de mourir ! »

Le petit esclave ferma joyeusement les yeux et mourut quelques instants plus tard, loin de ses parents et de son pays, mais tout proche du Seigneur. Il avait huit ans.

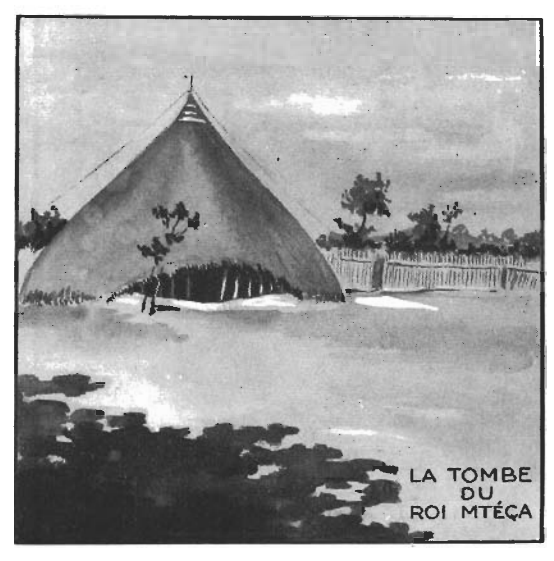


28 Bientôt arrivèrent de mauvaises nouvelles de l'Ouganda. Mtéça s'était follement lancé dans une guerre ridicule avec les Bakédi, qui habitaient l'Oussoga, dans l'Est.

Les Bakédi s'étaient défendus avec acharnement, si bien que l'armée des Baganda, vaincue, avait dû s'enfuir.

De retour au pays, elle avait été ravagée par une épidémie effrayante : la petite vérole.

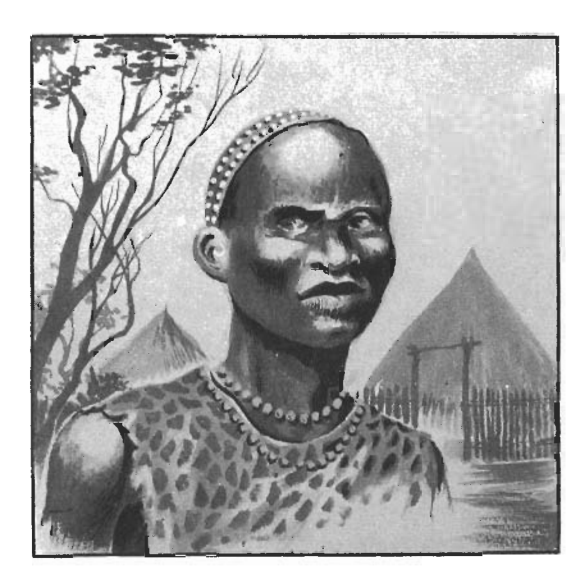
En quelques semaines, dix mille Baganda étaient morts, et le Roi vaincu avait été lui-même atteint par le mal.



29 Il se sentit mourir. Alors, il fit partir toutes ses femmes, comme le lui avait demandé, quatre ans auparavant, le Père Lourdel.

Il appela un jeune chrétien, Joseph Mukasa, le chef des pages du palais. « Je vais mourir », dit-il.

Joseph, courageusement, le soigna. Il pria près de lui. Le Roi s'éteignait peu à peu. Que se passa-t-il dans son cœur pendant ces dernières minutes? C'est un mystère que Dieu seul connaît. On peut penser que le Roi regretta ses fautes et pria. Il mourut dans les bras de Joseph, le 10 octobre 1884.



30 Le Père Lourdel n'apprit la nouvelle qu'au mois de décembre. Il eut un espoir : c'était Mwanga, le fils de Mtéça, qui avait succédé à son père.

Ce jeune homme de dix-huit ans aimait les missionnaires. Il avait dit bien souvent que, dès qu'il serait Roi, il les ferait revenir.

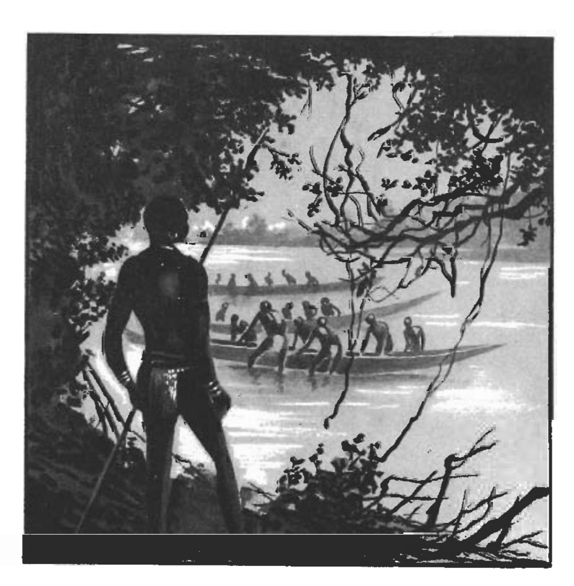
Voulait-il par hasard se faire chrétien? Son père, autrefois, avait donné un moment le même espoir, mais hélas ! il était, au contraire, devenu persécuteur. Il fallait donc se tenir sur ses gardes.



31 « Est-il vrai, Père, que Mwanga fume le chanvre? » questionnaient les compagnons du Père Lourdel.

« On le dit. Et vous savez dans quel état se mettent les fumeurs de chanvre. C'est un poison aussi dangereux que l'opium. Si le roi Mwanga continue de s'intoxiquer, nous ne pourrons pas plus compter sur lui que sur un ivrogne.

Après plus de deux ans d'absence, j'espère bien pourtant que nous recevrons bientôt une invitation à regagner notre Mission. »



32 Il avait raison d'espérer. Joseph Mukasa, en effet, ne restait pas inactif.

« Il faut faire revenir Mapéra », disait-il au Roi. Mwanga aimait bien Joseph. Le jeune chef des pages était certainement son meilleur serviteur.

« Eh bien, entendu ! Prends vingt pirogues, avec trois cents rameurs, et envoie-les chercher les Blancs. »

Joseph ne se le fit pas dire deux fois : il rassembla les piroguiers et donna l'ordre de filer à toutes rames vers Kamoga où il savait que se trouvaient alors les missionnaires.



33 Ceux-ci, chaque jour, observaient le lac. Ils attendaient, d'un moment à l'autre, des messagers de Mwanga, les invitant à revenir en Ouganda.

Un soir de juin, sur la plage, un cri retentit : « Là-bas, regardez ! des points noirs ! » C'étaient les pirogues qui approchaient rapidement.

Bientôt, les missionnaires et les chrétiens, tout joyeux, purent entendre dans le lointain les chants cadencés des piroguiers et le clapotis des rames sur l'eau.

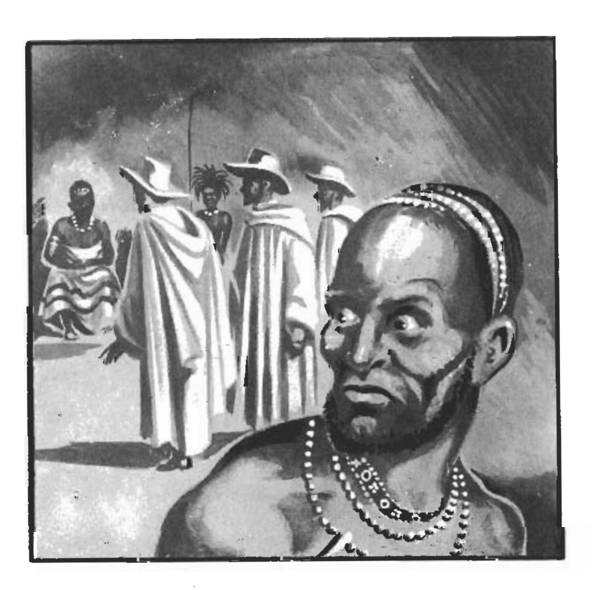


34 La rencontre fut émouvante. Il y avait quelques chrétiens parmi les rameurs ; les païens eux-mêmes étaient heureux de retrouver les missionnaires.

Vite on chargea les bagages et ce fut un retour triomphal.

Le 12 juillet 1885, à Roubaga, on annonça que les pirogues étaient en vue de la plage de Ntébé. Les bateaux y accostèrent bientôt.

On criait, on se pressait autour des missionnaires, on leur offrait des cadeaux : « Voilà mille cinquante et un jours que vous êtes partis, disait un chrétien. Comme le temps nous a paru long ! »



35 La plus grande joie des Pères fut d'apprendre que, depuis trois ans, plus de huit cents Baganda avaient été instruits par les chrétiens et désiraient le baptême. Le Roi lui-même commençait à se convertir et avait renvoyé ses sorciers. Le Katikkiro, toujours aussi hostile aux chrétiens, avait bien essayé un moment de le retenir, mais Mwanga l'avait violemment repoussé.

Le Roi reçut les missionnaires comme des princes et leur donna une maison confortable pour la nouvelle Mission.



36 Mais, pendant ce temps-là, d'autres personnages commençaient à passer à l'action : les princes de la Cour, et, à leur tête, le Katikkiro lui-même.

Les voici réunis dans une clairière de la forêt, en grand conseil secret.

« Laisserons-nous plus longtemps ces hommes blancs tourner la tête aux imbéciles ? Ils viennent pour « manger le pays » et personne ne paraît s'en soucier. Il est temps d'agir. »



37 Le Katikkiro prépara un plan d'attaque. Il fallait viser la tête : le Roi lui-même. « Pendant les fêtes, au signal, nous nous précipiterons tous ensemble sur le Roi, et nous le percerons de nos lances. Aussitôt, nous présenterons au peuple le nouveau Roi, le frère de Mwanga ! »

Les misérables pensaient avoir tout prévu. Mais ils n'avaient pas aperçu, tapies dans les fougères entourant la clairière, trois ombres mystérieuses qui avaient tout entendu.



38 C'étaient trois chrétiens. Vite, ils avertirent Mwanga. « Tu peux compter sur nous, ajoutèrent-ils, et sur tous nos serviteurs. Nous sommes prêts à te défendre jusqu'à la mort.

— Bien ! répondit le Roi. Que l'on fasse venir tout de suite ce fourbe de Katikkiro ! »

Le ministre arriva bientôt.

« Je sais tout, lui dit le Roi. Tu as préparé un complot contre moi avec les princes ! »

L'homme se défendit, pleura, jura fidélité. Le Roi, impressionné par cette comédie, lui pardonna.



39 A partir de ce jour, la haine du Katikkiro contre les chrétiens devint encore plus farouche. Sur ces entrefaites, on annonça l'arrivée en Ouganda d'un évêque protestant, le Révérend Hannington. Les sorciers allèrent trouver le Roi.

« Tu vois, ce sont encore des Blancs qui arrivent chez toi. Tu n'en as plus pour longtemps à régner sur le pays ! »

« S'il met les pieds chez moi, il mourra ! », s'écria Mwanga.



40 Les missionnaires, bien que craignant une concurrence inutile et dangereuse, étaient cependant décidés à traiter l'arrivant avec respect et courtoisie. Il fallait à tout prix le sauver.

« Non, tu ne dois pas le tuer ! Jure-moi que tu ne le tueras pas ! »

Depuis un moment déjà, le Père Lourdel tenait tête à Mwanga et le suppliait d'épargner Hannington. Comment résister au ton sincère et au grand cœur du missionnaire !

« Eh bien, soit ! Je te promets, Mapéra, que le Blanc ne sera pas tué. Qu'il vienne en Ouganda ! »

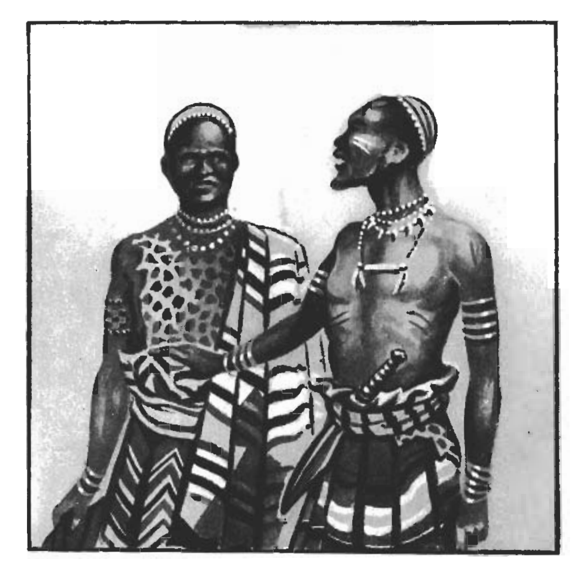


41 Mais, quelques jours plus tard, comme une traînée de poudre, se répandit à la Mission l'atroce nouvelle :

« Hannington vient d'être massacré en pleine forêt, avec toute son escorte. »

Que s'était-il donc passé? Courageusement le Père Lourdel vint aussitôt trouver le Roi. Celui-ci le reçut très froidement. A la question du Père, il ne répondit que par un lourd silence, chargé de menaces, puis le fit éconduire par les gardes.

Le Père fut obligé de se retirer, très inquiet.



42 A son tour, Joseph Mukasa fit des reproches au Roi :

«C'est une honte ! Jamais ton père Mtéça n'aurait commis une pareille atrocité ! »

Le Roi, vexé par ces paroles, entra en fureur, chassa Joseph et fit appeler le Katikkiro.

« Tu vois bien, lui dit le ministre, ce Mukasa de malheur est contre toi. Qu'attends-tu pour le supprimer ? »

Le Roi, cependant, hésitait encore. Il sentait bien, au fond, que Joseph avait raison.



43 « Mapéra ! Mapéra ! Vite un remède ! Le Roi est malade... »

Joseph accourait à la Mission, tout essoufflé. Le Père questionna, réfléchit.

« Tiens, porte-lui ces deux pilules d'opium. J'espère que cela le guérira. »

Joseph repartit joyeux. Le Roi prit la drogue, mais bientôt il commença à se tordre de douleur sur sa natte.

« Chien, hurlait-il, tu as voulu m'empoisonner ! Tu as voulu venger la mort du Blanc. Tu seras content quand tu seras Roi à ma place ! Ah ! tu me le paieras ! »



44 La crise s'apaisa. L'opium guérit le malade. Mais celui-ci était toujours furieux.

Le Père Lourdel, prévenu, accourut. Il arrivait en vue du palais quand un jeune page chrétien vint à sa rencontre, le visage bouleversé :

« Mapéra ! Joseph vient d'être ligoté. On va le brûler ! »

Le Père se présenta au palais.

Mais les gardes, menaçants, lui en barrèrent l'entrée : « Le Roi refuse de te recevoir, rentre chez toi ! »

Le missionnaire dut repartir.



45 Que s'était-il donc passé? Ce matin-là, Joseph revenait de la Mission où il était allé communier. Il avait rencontré un messager venant l'avertir que le Roi l'attendait. Sans se douter de rien, il s'était rendu au palais.

Aussitôt, les bourreaux s'étaient précipités sur lui pour lui attacher les poignets.

« Allons donc, que faites-vous là? s'écria Joseph. Si je dois mourir pour ma foi, croyez-vous que je vais essayer de me sauver? Un chrétien qui meurt pour Dieu n'a pas peur de la mort ! »

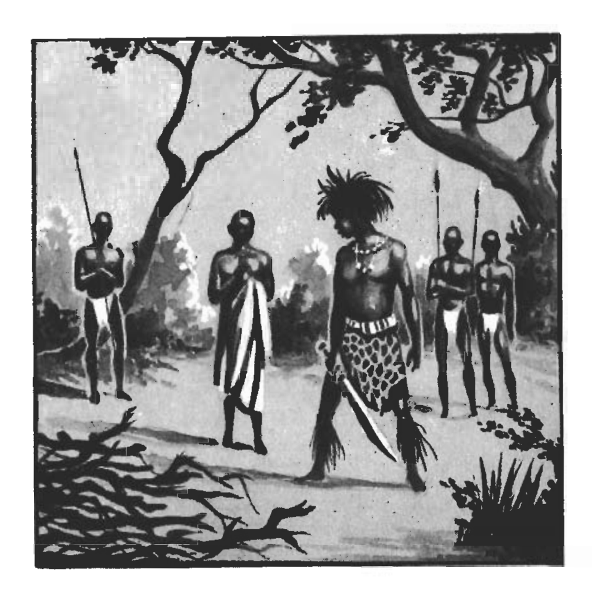


46 Moukajjanga, le chef des bourreaux, avait une certaine amitié pour Joseph ; il aurait voulu essayer de le sauver.

Mais le Katikkiro, qui tenait enfin sa proie, brusqua l'affaire : « Allons, vite ! Emmenez cet homme à Kampala ! Je veux qu'il soit brûlé avant ce soir ! » Et l'on partit.

Kampala était le lieu des exécutions, situé à quelques heures de marche de Roubaga. Bientôt le bûcher flamba. Une lourde fumée noire tourbillonna. La braise rougeoya.

« Faites vite ! » cria Moukajjanga.



47 Le bourreau, qui pourtant n'avait pas le cœur tendre, eut un mouvement de pitié :

« Je refuse de le brûler tout vivant », dit-il.

Ce fut bref. Un aide qui avait deviné sa pensée lui tendit un coupe-tête.

Joseph se tourna vers Moukajjanga :

« Tu diras au Roi que je lui pardonne de bon cœur, mais que je lui conseille de se repentir. Sinon, je lui donne rendez-vous devant le tribunal de Dieu. »

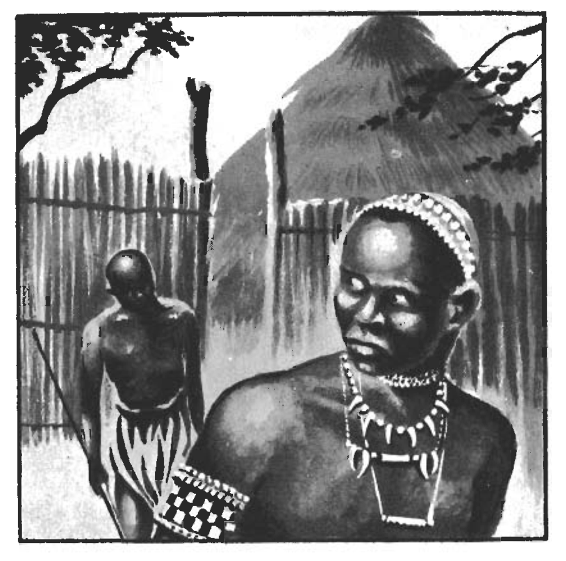


48 Il s'agenouilla, courba la tête. Le bourreau saisit le coupe-tête et prit son élan. Le coup porta net : la tête tranchée roula sur le sable et le corps s'écroula.

« Vite, dans le feu ! c'est l'ordre du Katikkoro ! » dit le bourreau angoissé.

On lia le cadavre et on le jeta, avec la tête, dans la fournaise dévorante. Le brasier fit son œuvre. Il n'y eut bientôt plus que quelques ossements calcinés et un tas de cendres.

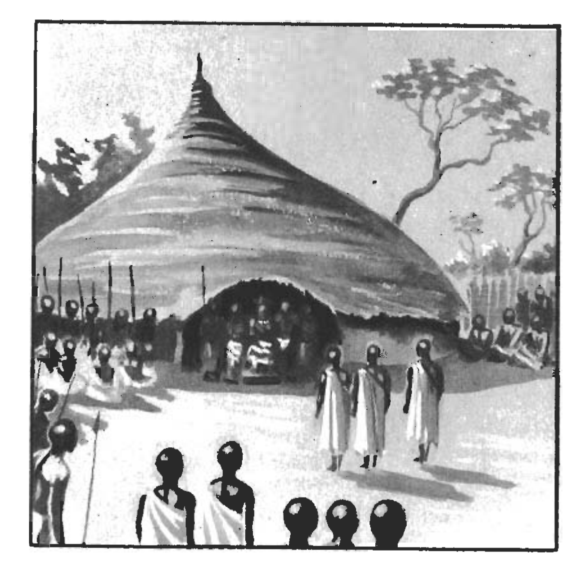
C'était le 15 novembre 1885.



49 « Tu diras au Roi... »

Lorsque Moukajjanga fit son rapport à Mwanga, il répéta mot pour mot les dernières paroles du martyr. Le Roi eut très peur : « Si c'était vrai... »

Mais son inquiétude fut vite calmée : le Katikkiro et les sorciers se chargèrent de le rassurer. « Sais-tu que les chrétiens sont terrorisés ? Cependant, méfie-toi encore. Sache bien que tu n'auras la paix que le jour où tu les auras tous massacrés. »



50 Terrorisés ! Le ministre et les sorciers se trompaient. Le courage de Mukasa n'avait fait que fortifier les chrétiens : « Mukasa était notre chef. Nous ferons comme lui. Quand il plaira au Roi de nous tuer, nous saurons mourir pour le Christ ! »

Dès le lendemain de la mort de Joseph, le Roi fit appeler un groupe de pages :

« Ceux qui ne sont pas chrétiens, avancez ! » Trois pages seulement s'approchèrent.

« Je vous ferai tous tuer ! » cria alors Mwanga aux chrétiens.

« Bien, quand tu voudras, » répondirent-ils simplement.



51 Mwanga était au comble de la fureur. Passant par la cour, il se précipita comme un fou sur le premier chrétien qu'il rencontra, Paul, un garçon de douze ans.

« Qu'on lui coupe les oreilles ! » cria-t-il.

Un bourreau se chargea de cette odieuse besogne.

Le lendemain, Paul arrivait à la Mission encore tout ensanglanté. Il souffrait atrocement.

Ses camarades le portèrent en triomphe : c'était pour le Christ que Paul avait subi la torture.



52 Les baptêmes, à partir de ce moment-là, se multiplièrent : pendant la nuit, les missionnaires étaient souvent réveillés par des coups sourds frappés à la porte de leur case.

« Ouvre-nous, Mapéra ! Ouvre-nous ! »

Des corps rampants et silencieux surgissaient de la nuit. Des murmures étouffés suppliaient les missionnaires : « Donne-nous le baptême ! Tu sais bien que nous allons mourir et que nous devons être forts. »

Les Pères étaient dans l'admiration. Ils baptisaient, et en une semaine il y eut ainsi plus de cent baptêmes.



53 C'est ainsi que fut baptisé Charles Lwanga, le plus fort athlète de la cour, « le plus beau garçon du royaume des Baganda », comme on l'appelait.

Il était chef d'une équipe de pages qui travaillaient à la salle des séances. Il avait eu pour chef Joseph Mukasa.

Il luttait pied à pied, lui aussi, pour protéger les jeunes chrétiens que le Roi débauché continuait de vouloir entraîner à l'impureté.



54 « Pourvu que le petit Kizitto tienne bon », se disait Charles avec inquiétude.

Kizitto était le plus jeune des pages. Il avait douze ans. C'était le fils d'un des plus grands seigneurs de l'Ouganda.

Kizitto n'était pas un lâche bien sûr, mais tout de même, il avait peur de la torture. Aurait-il le courage de résister ?

Et puis, le garçon n'était pas encore baptisé, malgré son désir. Il craignait de mourir sans avoir le temps de l'être.



55 Pourtant, le Père lui avait souvent expliqué :

« Si tu meurs pour le Christ, c'est comme si tu recevais le baptême. On appelle cela un « baptême de sang ».

— Baptise-moi quand même avec de l'eau, Mapéra !

— Plus tard. Tu es trop jeune, Kizitto. Attends un peu. Quand tu seras plus instruit de ta religion, alors je te baptiserai. »

Kizitto était fort têtu :

« Je ne partirai pas d'ici avant que tu m'aies baptisé ! »

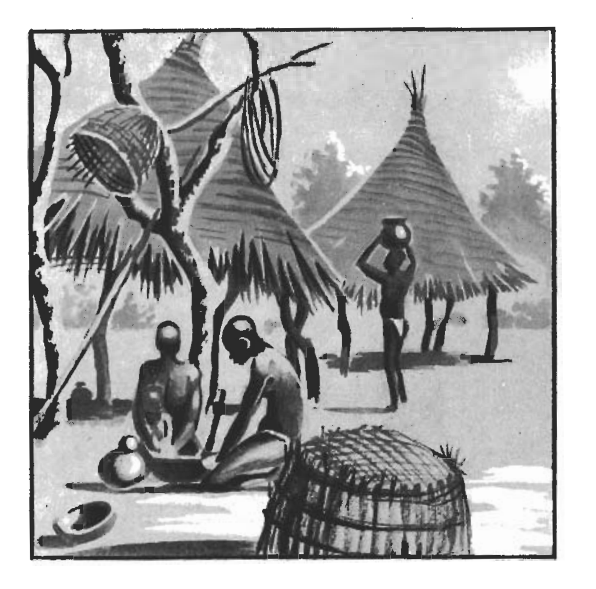


56 Fermement, le Père empoigna le garçon et le passa en riant par la fenêtre.

Kizitto, très déçu, s'en alla raconter sa mésaventure à Charles Lwanga.

Celui-ci consola son jeune ami et lui promit son aide :

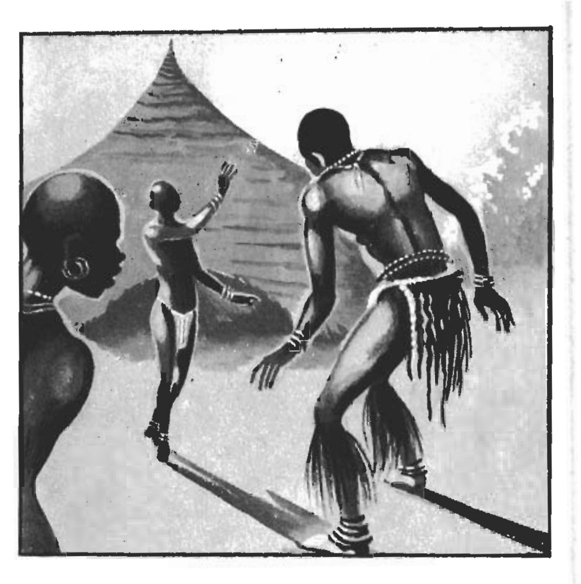
« Même si tu n'es pas martyr, tu as déjà le « baptême de désir ». Alors, n'aie pas peur. Ecoute-moi bien, Kizitto. S'il nous arrive un jour de paraître devant le Roi, et si, à ce moment-là, tu as peur, tu me prendras par la main. Comme cela, nous serons plus forts pour mourir ensemble. »



57 Il n'y eut pourtant aucune alerte à cette époque-là. Pendant près de six mois, du mois d'octobre 1885 au mois de mars 1886, ce fut presque la paix. A partir de cette date, le Roi se retira au palais de Mounyounyou, sa résidence d'été, non loin de Roubaga.

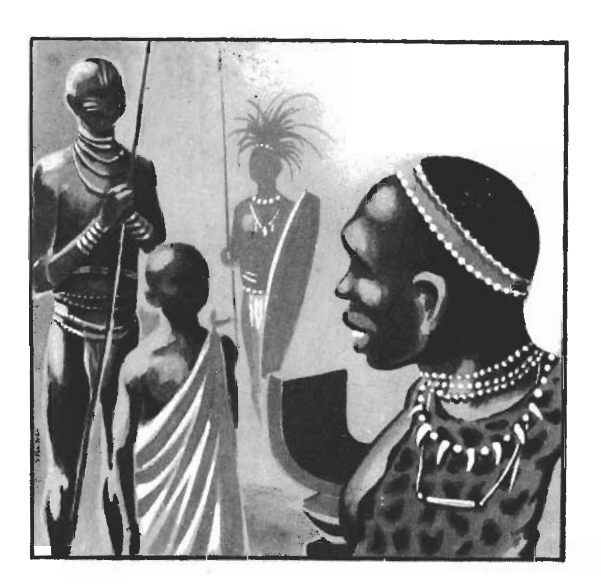
Parfois, il se mettait dans une violente colère et reprochait encore à ses pages d'aller prier chez les Blancs. Heureusement, il s'en tint aux menaces.

Un nouvel incident allait provoquer sa rage et déchaîner la grande persécution.



58 Une princesse royale avait été baptisée. Elle s'appelait Clara. On lui avait confié la garde d'un tombeau où était enterré un ancien Roi. Tous les jours, les sorciers venaient y faire toutes sortes de cérémonies et de sorcelleries.

Un jour, Clara accomplit un coup d'audace. Après avoir pris et jeté au feu les amulettes et tout le matériel des sorciers du voisinage, elle chassa ceux-ci. Quand le Roi l'apprit, il entra en fureur.



59 Le soir du 25 mai 1886, le Roi revenait de la chasse ; il fit appeler un de ses pages, Mwafou, le fils du Katikkiro, un garçon de quatorze ans.

« Il n'est pas ici, répondit un de ses camarades, je l'ai rencontré sur la route en compagnie de Denys Sebouggwawo. »

Mwafou arriva une heure plus tard.

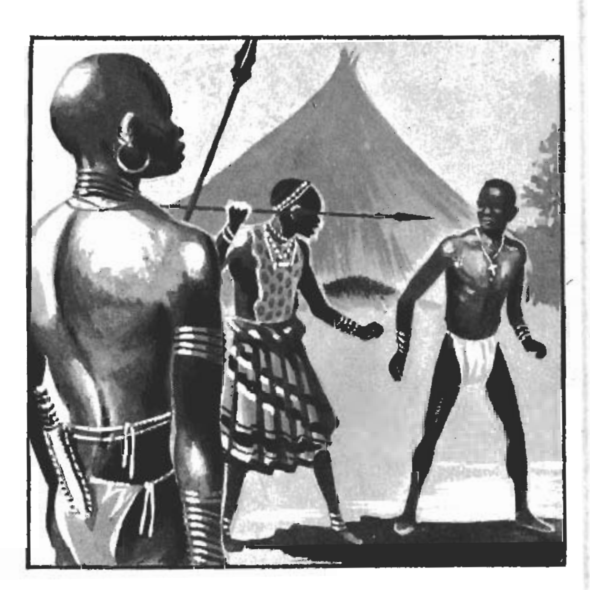
« D'où viens-tu, Mwafou ? » cria le Roi.

« Je viens de chez Kizoulé, l'armurier.

— Que faisais-tu chez l'armurier ?

— Denys m'apprenait le catéchisme.

— Le catéchisme ! » hurla le Roi.



60 Denys, de loin, avait suivi la scène ; il accourut à la rescousse. Le Roi bondit :

« Denys ! Misérable ! Que faisais-tu tout à l'heure avec Mwafou ?

— Je lui apprenais le catéchisme.

— Chien ! Tu n'es qu'un esclave, et tu oses apprendre la religion au fils du Katikkiro ? »

Et, brutalement, arrachant une lance des mains d'un soldat, le Roi transperça la gorge de Denys. Celui-ci s'écroula dans l'herbe où le Roi l'abandonna.



61 Le jeune homme ne fut pas tué sur le coup, mais mourut le lendemain matin, après une nuit d'atroce agonie.

Bien qu'esclave, Denys était le neveu du premier ministre. Il avait dix-sept ans et n'avait reçu le baptême que quelques jours auparavant. Il mourait victime de son apostolat auprès d'un camarade.

Le Roi s'était retourné vers Mwafou. Il hésita, puis se retint : « Le Katikkiro se vengerait », pensa-t-il. Et il s'éloigna en hurlant des injures.



62 Un autre nom lui revint en mémoire :

« Kaggwa ! cria-t-il, il faut que je le voie tout de suite ! »

André Kaggwa était un chrétien, officier dans l'armée royale, ami de Joseph Mukasa.

Le Roi se précipita vers sa demeure. En route, il rencontra Honorat Nyonyintono, le chef des cuisiniers. Il l'arrêta :

« Et toi ? es-tu chrétien ?

— Tu sais bien que je le suis !

— Gardes, prenez ce chrétien, torturez-le ! »

Un bourreau s'empara d'Honorat pour le torturer, puis il le relâcha.



63 Le Roi, pointant toujours sa lance empoisonnée, terrorisait le village. Il parvint à la hutte de Kaggwa.

« Où es-tu, Kaggwa ? » rugit Mwanga.

Une voix répondit dans l'ombre :

« André n'est pas ici. Je suis tout seul pour garder sa case.

— Qui es-tu, toi ?

— Jacques Bouzabalyawo, chrétien !

— Qu'on l'emprisonne, la cangue au cou ! » hurla le Roi.

Au soir de cette journée d'épouvante, les chrétiens traqués se retirèrent avec angoisse dans leurs cases et prièrent avec ferveur.



64 De retour au palais de Mounyounyou, le Roi donna ses ordres : « Gardes ! que personne ne sorte d'ici pendant la nuit ! Que l'on batte le tambour de guerre pour rassembler les bourreaux ! »

Déjà Moukajjanga, le chef des bourreaux, et son lieutenant Senkolé étaient arrivés et commandaient :

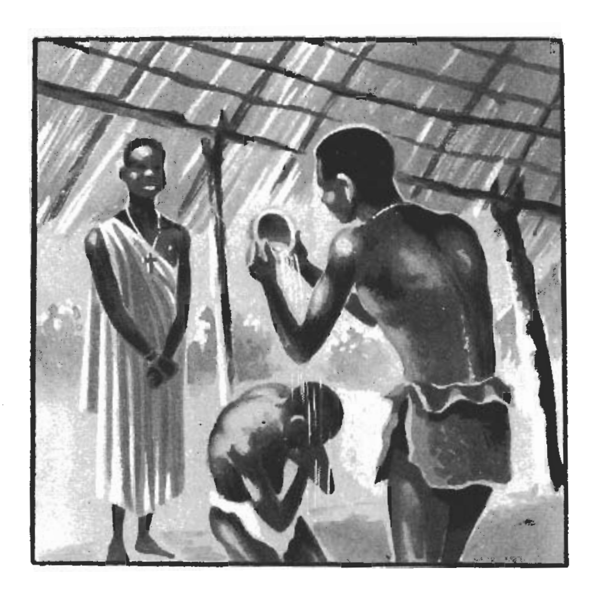
« Faites allumer les feux de ronde et que l'on danse autour jusqu'au matin ! »

La roulement des tambours se mit à gronder dans la nuit, terrifiant et lugubre, et des ombres étranges accouraient par tous les chemins de la forêt, comme des bêtes fauves : les bourreaux !



65 Ils arrivaient sans bruit, masqués sous les déguisements les plus horribles. Ils étaient munis de longs couteaux et de cordes de lianes.

Bientôt, au son du tambourin, ils commencèrent à rythmer leurs pas autour des brasiers : c'était la danse du feu. S'arrêtant parfois pour boire de l'alcool, ils reprenaient leur ronde hallucinante, scandée de chants et de cris sauvages. Le tam-tam accélérait son battement interminable. Bientôt une centaine de bourreaux dansèrent autour du feu.

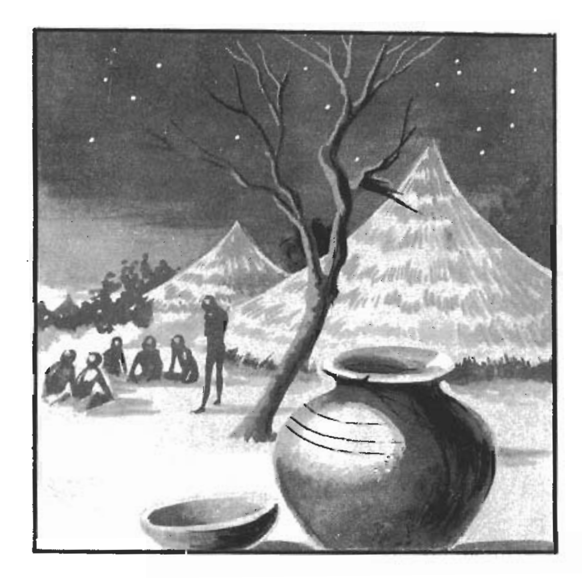


66 Le bâtiment des pages était cerné, puisqu'il faisait corps avec le palais. Les chrétiens étaient pris comme dans une souricière ; impossible d'échapper.

« Cette fois-ci, je crois que le moment est venu ! dit Kizitto à Charles Lwanga. Souviens-toi de ta promesse : tu m'as donné ta parole que tu me baptiserais au jour du danger. »

Charles prit de l'eau et la versa sur le front du petit page : « Je te baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Il baptisa aussi trois autres pages : Mbaga, Gyawira et Mougagga.



67 « Ne soyez pas des lâches ! leur dit-il. Ne reniez pas Jésus-Christ ! Quand le Roi vous interrogera, dites franchement que vous êtes chrétiens, et puis suivez-moi. Prions ensemble pour que le Seigneur nous donne la force de tenir jusqu'au bout. »

Toute la nuit du 25 au 26 mai 1886 fut une veillée de prière, inquiète mais confiante. Au petit jour, un messager du Roi entra :

« Lwanga ! prépare-toi à rassembler tes pages. Sois prêt dès que le Roi t'appellera. »



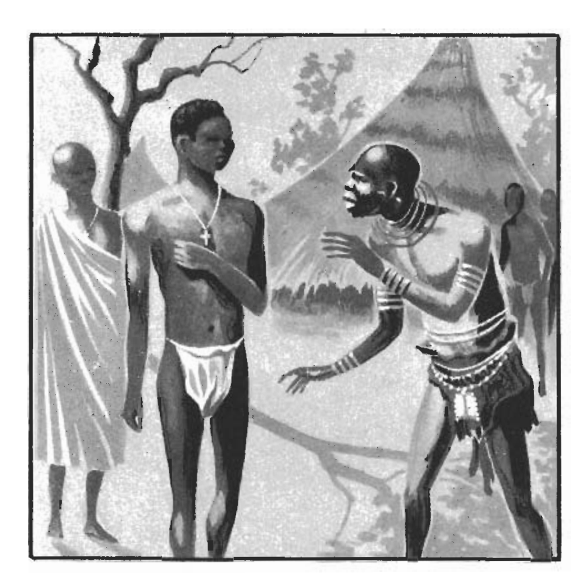
68 A huit heures du matin, le Roi fit venir les princes en grand conseil secret. Beaucoup avaient leurs fils parmi les pages chrétiens. Tout de suite le Roi éclata en reproches :

« Traîtres ! vous avez laissé vos fils devenir chrétiens ! Vous deviez les en empêcher ! Vous êtes des lâches ! »

Les princes étaient terrorisés. L'un d'eux s'avança : « Si tu rejettes nos fils, nous les rejetons comme toi. Tue-les. Nous t'en donnerons de meilleurs qui te serviront mieux. » Après s'être jetés la face contre terre, ils sortirent tous en silence.



69 Pendant ce temps, les travaux du service étaient déjà commencés au palais et les groupes de pages s'étaient partagé la besogne : service de la table du Roi, service des cuisines, service des portes, service de la bergerie royale, service des pirogues. En sortant du conseil, le Roi fit donner à Charles l'ordre de réunir tous les pages de son groupe. Ceux-ci étaient éparpillés dans les divers services, et il fallut un certain temps pour les rassembler. Cependant, tous, chrétiens et païens, se trouvèrent finalement rangés par équipes dans la vaste cour du palais. Charles était parfaitement calme.



70 Beaucoup de curieux étaient accourus. « Sauvez-vous, les chrétiens ! » chuchotaient quelques voix.

« Nous sauver ? Pourquoi ? répondaient les pages.

Les murmures furent dominés par une voix fière :

« Tout le monde est là ? questionnait Lwanga. Alors entrons ! » Dans la salle, les princes étaient rassemblés, tremblants de peur.

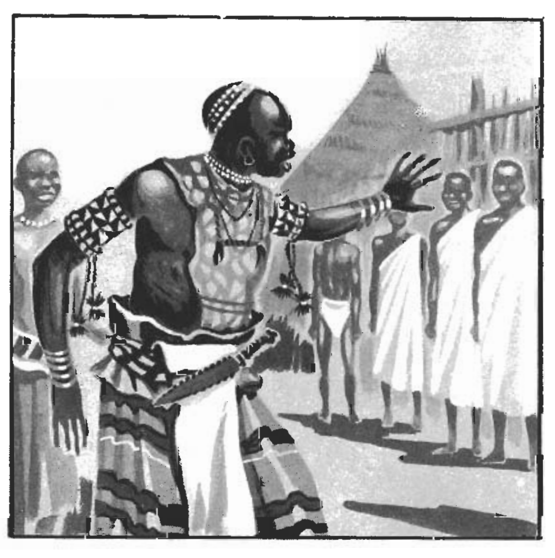
Charles et les pages, chacun à leur tour, se prosternèrent devant Mwanga pour le saluer à la mode des Baganda : « Bonjour, Maître, comment vas-tu ? »



71 Le Roi riait cruellement. Il désigna son chien. « Prenez-le en modèle, dit-il. Quand je l'appelle, il obéit tout de suite. Quand je lui donne un os, il le mange. Mais vous, quand voudrez-vous m'obéir ? »

Le dernier page était entré et s'était prosterné. Un silence de mort avait succédé au vacarme. Le Roi ordonna de compter les pages ; puis il se leva, tendit un doigt menaçant et cria très fort :

« Ceux qui ne prient pas, restez ici avec moi ! Ceux qui prient, allez vous ranger dans la cour, contre la palissade ! »



72 Charles sortit le premier. Kizitto bondit pour lui prendre la main, comme il avait été convenu. Tous les autres pages chrétiens sortirent à sa suite et se dirigèrent vers la palissade.

Le Roi fit vérifier soigneusement s'il ne restait plus aucun chrétien autour de lui, puis il sortit à son tour et hurla :

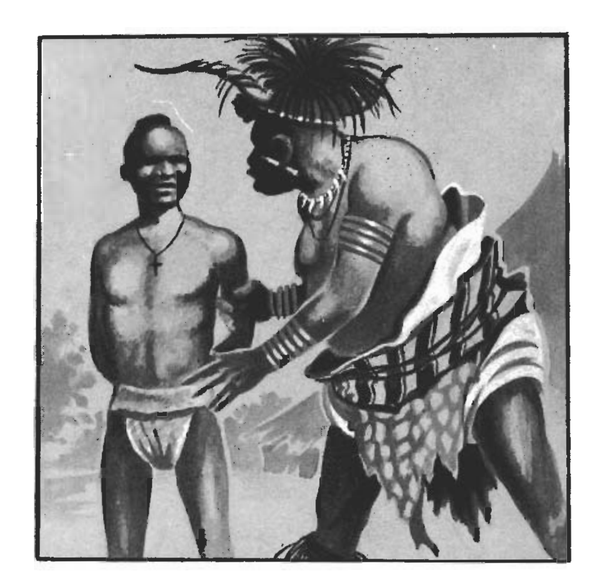
« Etes-vous tous chrétiens ?

— Nous le sommes !

— Vous voulez rester chrétiens ?

— Jusqu'à la mort !

— Bourreaux, tuez-les ! qu'ils aillent manger de la vache chez leur Père du Ciel ! »



73 Les bourreaux se jetèrent sur les condamnés et les ligotèrent. Tout à coup, leur chef Moukajjanga s'arrêta, cloué de stupeur : parmi les condamnés, il venait de reconnaître son propre fils, Mbaga.

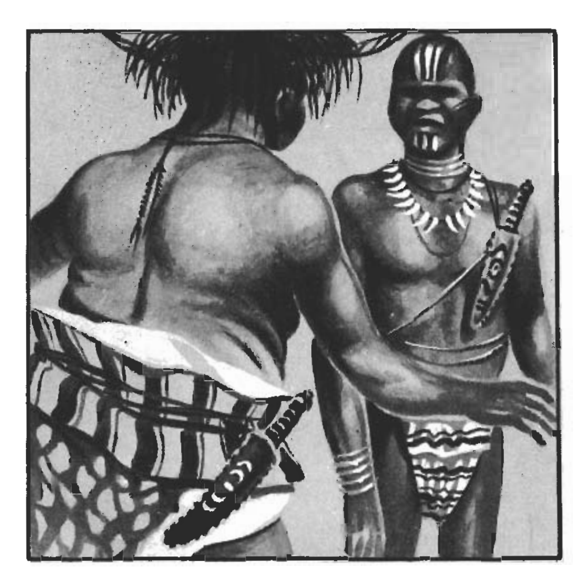
Au milieu des vociférations, il le supplia tout bas :

« Viens dire au Roi que tu ne pries pas !

— Non ! Je ne veux pas !

— Sauve-toi, Mbaga, viens te cacher à la maison !

— Non, Père, j'aime mieux mourir avec mes camarades ! »



74 Fou de douleur, le malheureux père se précipita sur Sébatta, l'un de ses amis :

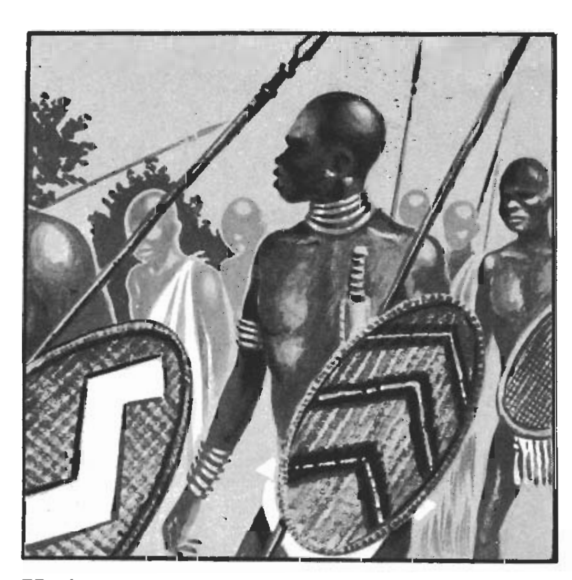
« Sébatta ! Il faut sauver Mbaga ! Je t'en supplie, décide-le, arrache-le à la mort !

— Laisse-moi faire ! » dit Sébatta. Il s'avança, tout souriant :

« Allons, Mbaga, pas de folie ! Dis seulement que tu ne pries pas... »

L'enfant le repoussa vivement :

« Va-t-en, Sébatta ! va-t-en, je ne te connais pas ! Ohé les amis, en route ! Qu'attendons-nous pour partir ? »

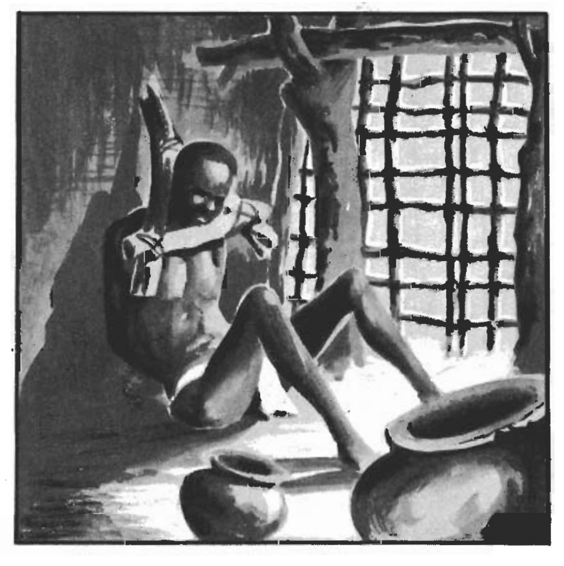


75 Le groupe s'ébranla sous bonne garde, sans un cri, sans une larme, sans un geste de défense.

Le Roi était stupéfait. Il revint dans la grande salle où un deuxième groupe de pages avait été rassemblé. La même scène recommença.

« Les chrétiens, allez vous ranger le long de la palissade ! »

Quelques-uns seulement se détachèrent : il y avait peu de chrétiens dans le deuxième groupe. Leur courage n'en était que plus admirable. Ils sortirent vaillamment, le sourire aux lèvres.



76 Soudain, le Roi eut un rire affreux :

« Bouzabalyawo ! J'allais l'oublier celui-là ! Qu'on aille le chercher dans sa prison ! »

Jacques Bouzabalyawo était ce chrétien que le Roi, la veille, avait fait charger d'une cangue.

Un garde l'amena rapidement.

Le Roi éclata de rire : « Quand je pense que cet imbécile a essayé autrefois de me faire chrétien !

— Au ciel, je prierai Dieu pour toi », répondit Jacques sans s'émouvoir.

Une immense clameur accueillit ces paroles. Le Roi cria : « Ces chrétiens sont fous pour dire des choses pareilles ! »



77 Jacques fut empoigne par des mains vigoureuses et entraîné brutalement. Tout à coup, derrière un buisson, il aperçut une silhouette : « Mapéra » !

Le missionnaire avait tenté de forcer la garde mais les soldats lui avaient barré le chemin du palais. Il avait pu voir cependant Jacques qui souriait et lui faisait signe de ses mains ligotées.

Le Père Lourdel pria. Plus de doute, c'était la mort ! Ces enfants auraient-ils le courage de donner leur sang pour Jésus-Christ ?



78 « Condamnés à être brûlés vifs à Namougongo ». Telle était la décision du Roi. « Nous partirons après le repas, vers deux heures, dit le chef des bourreaux. Nous ferons la pause à Mengo. »

Les chrétiens se comptèrent : dix, douze, quatorze, dix-sept. Les bourreaux les enfermèrent dans la prison de Mounyounyou pour pouvoir manger tranquillement. Le repas terminé, la colonne se mit en marche.

Il y avait, parmi ces prisonniers, un soldat chrétien, Pontien Ngondé, autrefois chargé par le Roi de cultiver les bananiers, puis de réquisitionner les vaches pour la boucherie du palais.



79 En cours de route, il interpella le chef des bourreaux : « Tue-moi tout de suite. »

Moukajjanga ne demandait qu'à se débarrasser d'un de ses plus robustes prisonniers. Il lui fit délier les mains et le poussa près d'un tas de cailloux, au bord de la route. Un des bourreaux leva sa lance et, brutalement, le transperça de part en part.

Il essuya le sang de son arme en faisant une atroce plaisanterie : « Mə lance est entrée dedans comme dans du beurre ! », puis d'un grand coup de couteau il lui trancha la tête.



80 La colonne marchait déjà depuis quelque temps lorsque des voix étouffées se firent entendre, du côté d'une bananeraie, puis des pas précipités. Alors apparut, à travers les larges feuilles, un jeune homme, garrotté et encadré par deux bourreaux essoufflés : « Encore un ! »

C'était Kiriwawamwu, qu'on avait vu souvent aux réunions de la Mission, où il venait se préparer au baptême.

« Vous l'aviez oublié, dirent les deux bourreaux. Heureusement, le Roi s'est souvenu de lui ! »



81 Moukajjanga lui-même l'avait cherché longuement avant le départ.

« Où était-il ? questionna le chef.

— En prison, car il s'est disputé l'autre jour avec Gyawira et l'a blessé ! »

Le petit Gyawira eut un large sourire et s'avança vers son camarade. « Je te demande pardon », dit Kiriwawamwu.

Gyawira l'embrassa :

« Je suis content de mourir avec toi pour notre Maître Jésus-Christ. »

Comme deux frères, ils marchèrent longuement côte à côte, réconciliés.



82 Vers cinq heures du soir, les dix-sept chrétiens arrivèrent en vue de Mengo. C'était la halte prévue.

« Les fourches ! » commanda Moukajjanga.

Les bourreaux firent étendre les prisonniers sur le sol et leur enserrèrent le cou entre les deux bras de solides fourches de bois fichées dans le sol. On leur passa également de lourdes entraves aux pieds et aux poignets. Il était ainsi impossible de s'évader, impossible même de faire un mouvement. La position était extrêmement douloureuse.



83 Tout à coup, des bourreaux accoururent vers Moukajjanga et racontèrent la cause de leur retard : aux environs de Kampala, le petit Athanase était tombé sur la route. Ils l'avaient frappé à coups de bâton. Il s'était soulevé :

« Ne me frappez pas ! Egorgez-moi tout de suite !...

— A ta guise ! » avaient ricané les bourreaux.

L'un d'eux l'avait relevé brutalement :

« Suis-moi ! »

L'homme portait une lance. On arriva dans une clairière, où l'on voyait encore un tas de cendres.



84 « Connais-tu cet endroit ?

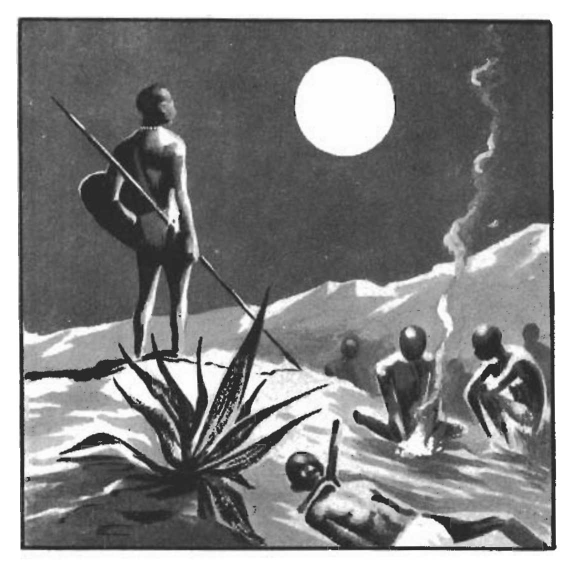
— Non ! répondit l'enfant.

— Eh bien, tu le sauras, c'est ici même que nous avons brûlé Joseph Mukasa, il y a plus de six lunes. C'est ton tour maintenant ! »

L'homme prit du recul. La lance vibra.

« Bien visé ! » cria le bourreau.

Athanase avait la poitrine percée de part en part. Il s'écroula. Le monstre se jeta sur lui sauvagement, lui coupa la tête, les bras et les jambes et découpa le corps en morceaux.



85 La nuit vint. A Mengo les bourreaux montèrent la garde à tour de rôle, jusqu'au matin. Les chrétiens ne dormirent pas de toute la nuit : leurs membres, fortement serrés, étaient de plus en plus douloureux.

Au petit jour, le 27 mai, on les dégagea. Les captifs se relevèrent avec peine, le cou endolori, les pieds tuméfiés.

Bientôt Gonzague Gonza fut incapable de marcher. Il tomba comme une masse au bout de quelques pas, sans pouvoir se relever. Il fit signe aux bourreaux. Ceux-ci comprirent le geste et le percèrent d'une lance.



86 Les chrétiens ne s'étaient pas aperçus de la mort d'Athanase et de Gonzague, tués à l'écart du groupe. La route fut pénible jusqu'à Namougongo où ils arrivèrent le soir du 27 mai. Ils aperçurent de loin le lieu de l'exécution :

« C'est là-bas, sur la pente de la colline, au-dessus du village. »

Ils se comptèrent : deux des leurs manquaient à l'appel. « Ils sont morts, leur dit un bourreau, nous les avons tués.

— Nous irons bientôt les rejoindre », répliquèrent les captifs, nullement effrayés.

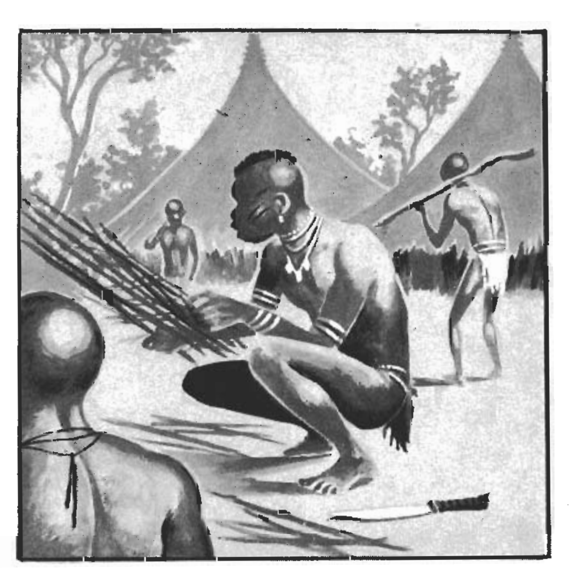


87 Les bourreaux se partagèrent les victimes. Moukajjanga, le chef, réclama son fils, enleva ses chaînes et l'emmena dans une case qu'il possédait dans le voisinage. Les autres le regardèrent partir avec inquiétude :

« Pauvre Mbaga ! Que va-t-il devenir? Pourvu qu'il tienne bon ! »

On leur mit de nouveau les cangues aux mains et aux pieds.

Puisqu'ils étaient condamnés à être brûlés vifs, il s'agissait de préparer un bûcher énorme, et ce travail risquait d'être long.



88 L'attente dura six jours ! Six jours d'atroce agonie. Les pages entendaient les bourreaux couper des arbres, des branches, préparer des claies de roseaux.

Ils s'encourageaient, priaient les uns pour les autres. Allaient-ils tenir ? L'un d'eux n'allait-il pas trahir? Que devenait Mbaga?

C'est sur ces entrefaites qu'arriva à Namougongo un autre chrétien : Luc Banabakintou, sous bonne escorte bien entendu. Luc était un aide-catéchiste bien connu des pages. Ceux-ci le saluèrent avec joie.



89 Que s'était-il donc passé?

Luc avait été arrêté en même temps que Mathias Mouroumba, un des chefs du village de Mityana, dans la province de Singo. Mathias était un homme de quarante-cinq ans, père de famille, doué d'une force herculéenne.

Il aimait raconter que, lorsqu'il était enfant, son père lui avait dit avant de mourir : « Mon enfant, tu verras des choses que je n'ai pas vues : des hommes blancs viendront enseigner à ce pays une religion nouvelle. Tu écouteras leurs paroles. » C'est ainsi que Mathias était devenu chrétien.

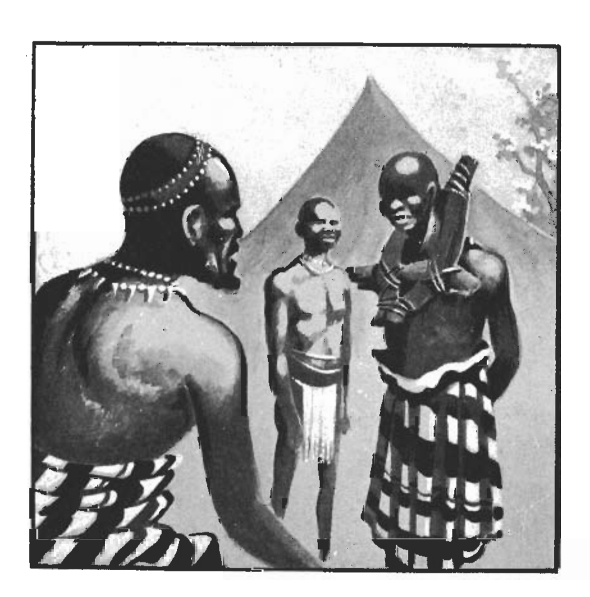


90 Un jour, il fut convoqué, avec Luc, par le gouverneur de la province :

« Venez avec moi à Mengo. Le Roi et le premier ministre désirent vous voir.»

Mathias et Luc avaient compris tout de suite : « On veut nous arrêter ». Ils firent leurs adieux à leurs familles. En arrivant à Mengo, ils apprirent qu'un groupe de pages chrétiens enchaînés avait fait halte au village.

Ils furent arrêtés ; on leur mit les fourches, et le lendemain on les conduisit au Katikkiro.



91 Le dialogue s'engagea :

« Ah ! c'est toi, Mathias Mouroumba? A ton âge, tu t'es mis à prier?

— Oui, parfaitement !

— Bourreaux ! tuez-le comme les autres !

— C'est ce que je désire ! » répondit tranquillement Mathias.

« Bourreaux ! cria le Katikkiro, vous lui couperez les mains et les pieds, vous lui couperez des lanières de peau dans le dos, vous les ferez griller sous ses yeux. Il verra bien si son Dieu viendra le délivrer !



92 — Bien sûr, Il viendra me délivrer, répondit Mathias. Tu ne verras rien. Mais moi je sais qu'Il prendra mon âme avec Lui et qu'Il ne laissera que la dépouille de mon corps entre les mains des bourreaux. »

Le Katikkiro fit alors appeler Luc. Ce fut bref : « Tu pries?

— Certainement !

— A mort, lui aussi! »

Mathias et Luc furent aussitôt conduits sur la route de Kampala.



93 A Kampala, un bourreau voulut mettre à Mathias les entraves et les fourches.

« Tu te donnes bien de la peine. Je n'ai pas envie d'aller plus loin. Pourquoi ne me tuerais-tu pas ici ? »

L'homme accepta. Tandis que Luc continuait son chemin, il emmena Mathias sur la colline et le tortura avec une férocité incroyable, suivant les instructions du Katikkiro.

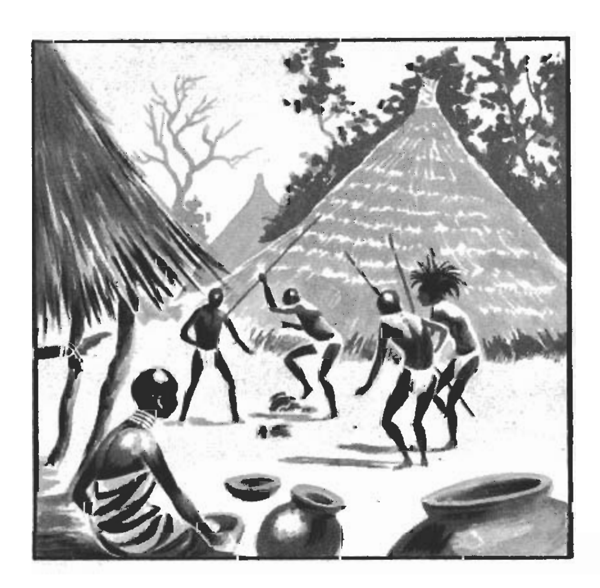
Pendant qu'on lui découpait la peau pour la faire griller, le héros gémissait et priait : ô Mon Dieu !... Mon Dieu !... »



94 Après lui avoir scié les os des mains et des pieds, la brute eut la cruauté de lui faire des garrots pour arrêter l'écoulement du sang et prolonger son agonie. Puis il l'abandonna.

Trois jours après, des gens d'un village voisin, qui allaient couper des roseaux sur les bords d'un étang entendirent un gémissement sinistre : « De l'eau ! De d'eau ! » Ils s'approchèrent et, apercevant ce corps ensanglanté, s'enfuirent épouvantés.

Ce ne fut que longtemps après que des chrétiens retrouvèrent le cadavre de Mathias desséché par le soleil.

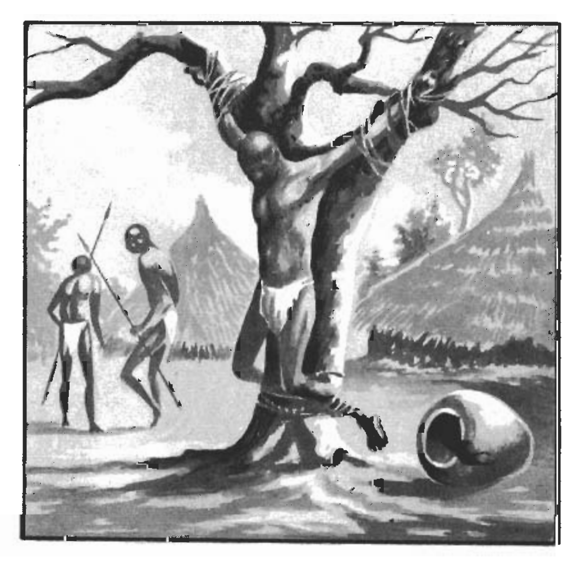


95 Pendant ce temps, le Katikkiro avait envoyé à Mityana un groupe de gens en armes, avec l'ordre d'arrêter la femme et le fils de Mathias, ainsi que les chrétiens de sa maison.

Le chef de ces soldats s'appelait Mbugano.

Ils n'eurent pas de peine à les trouver et pillèrent la case de Mathias.

Puis ils rencontrèrent Noé Mawaggali, fabricant de pipes et de pots de terre. C'était un ami de Mathias, qu'il aidait parfois à faire le catéchisme.



96 Il fut aussitôt arrêté.

« Et toi, est-ce que tu pries ?

— Oui, je prie.

— Jure de ne plus prier et nous te laisserons tranquille !

— Je prierai toujours !

— A mort ! » crièrent les bandits.

De leurs lances ils le transpercèrent, l'attachèrent, encore vivant, à un arbre et se mirent à piller sa case.

Ils se rappelèrent alors avoir aperçu une jeune fille s'enfuyant vers le champ de bananes et se mirent à sa recherche.



97 Mais ce fut en vain.

Ils revenaient vers la place du village, lorsqu'ils virent, stupéfaits, la jeune fille sortir d'un buisson, s'avancer sur la place et s'approcher du chef.

« C'est moi ! dit-elle. Je suis Munaku, la sœur de Noé que vous venez de tuer. J'ai eu peur, je me suis cachée. Maintenant je n'ai plus peur. Je prie, moi aussi. Tuez-moi si vous voulez, comme vous avez tué mon frère à cause de sa religion !



98 — Nous n'avons pas d'ordre pour tuer les femmes », répondit le chef, moqueur. Il lui fit cependant lier les mains et ordonna de la conduire en prison, où elle retrouva sa mère, la femme et les enfants de Mathias.

Le lendemain, on les dirigea sur Kampala. A peine eurent-elles fait quelques minutes de marche qu'un horrible spectable les cloua d'horreur : en travers de la route, les bourreaux avaient placé le cadavre de Noé : « C'est pour vous servir de leçon », expliquèrent-ils aux prisonnières.



99 A la vue de son frère, Munaku faillit s'évanouir. Elle tomba à genoux et fondit en larmes : « Tuez-moi tout de suite ! » dit-elle. Mais Kikuwa, la femme de Mathias, la reprit :

« Si tous les chrétiens sont mis à mort, il ne restera plus personne pour instruire les païens. Dieu ne demande pas qu'on aille au-devant de la mort, mais qu'on la subisse quand elle se présente. »

Les prisonnières arrivèrent à Kampala. Elles entendirent les passants qui chuchotaient : « C'est ici que Mathias a été martyrisé... »



100 La femme de Mathias fut relâchée, et Munaku reçut du chef d'escorte une proposition bien inattendue : il voulait l'épouser. La jeune fille refusa tout net et répondit : « Je ne suis pas venue ici pour me marier, mais pour me faire tuer ! »

Le chef, rempli d'admiration devant le courage de Munaku, la fit conduire chez les missionnaires au lieu de l'envoyer chez le Roi qui l'aurait vendue comme esclave.

Après la persécution, Munaku fut baptisée et s'occupa des quarante petits orphelins rachetés par les missionnaires. Plus tard, elle se fit religieuse.



101 Revenons sur la place de Namougongo où Luc, ayant rejoint le gros de la troupe des condamnés, leur racontait son voyage.

Les bourreaux se moquaient d'eux :

« Cela vous fait vraiment plaisir de mourir? »

Un des chrétiens répondit :

« Quand vous aurez compris notre religion comme nous, vous voudrez devenir chrétiens. »

Les païens les croyaient devenus fous. Cependant quelques-uns d'entre eux murmuraient : « Ces hommes-là, qu'ont-ils fait pour mériter la mort? »



102 Le 2 juin, enfin, les préparatifs furent terminés. Le bûcher était énorme. On l'apercevait en bas, au creux du vallon. Au coucher du soleil le tambour de guerre résonna, lugubre. Les tam-tams répondirent en écho. De partout des chants sauvages s'élevèrent. Déja, les bourreaux allumaient des feux, revêtaient leurs masques grimaçants, et commençaient leurs danses de mort, entrecoupées de beuveries et de grossièretés.

Quand les prisonniers virent les bourreaux se réunir de cette manière, ils comprirent que le moment de mourir était venu.



103 Cette nuit-là, cependant, ils dormirent comme les nuits précédentes. Quand l'un d'eux se réveillait, il appelait son voisin en lui disant : « Es-tu réveillé? Notre combat aura lieu demain matin. Soyons forts. C'est pour Jésus-Christ que nous allons mourir .»

Alors, ils priaient ensemble, ne faisant que répéter : « Notre Père » et « Je vous salue, Marie. »

Ils offraient leurs vies, appelant à leur secours les saints martyrs et leurs compagnons tués sur la route quelques jours plus tôt.



104 Enfin le soleil se leva. C'était le 3 juin, qui coïncidait cette année-là avec la fête de l'Ascension.

Les bourreaux, dès le matin, se précipitèrent en hurlant devant la case de Moukajjanga. Ils étaient bien une centaine, dans un accoutrement effrayant : leur visage était peint à l'argile rouge et à la suie, leur tête était hérissée de plumes colorées. Ils portaient des pagnes de peaux de panthères ornées de grelots et tenaient à la main de grands couteaux, des matraques et des lances.



105 Ils entonnèrent le chant de mort.

Repris par toutes ces voix féroces, un lugubre refrain revenait :

« Les mères de ces enfants vont pleurer aujourd'hui. Oui, elles vont pleurer aujourd'hui ! »

On dansa encore longtemps, on hurla en cadence au son des tam-tams puis l'horrible besogne commença.

« Rassemblez tous les prisonniers ! » cria Moukajjanga.

On n'eut pas de peine à les amener : ils étaient calmes, joyeux même. « Dieu est bon ! » disaient-ils.



106 Un à un, les mains liées, la corde au cou, ils commencèrent à descendre la pente vers le bûcher. On n'avait pas besoin de les pousser. On aurait dit qu'ils allaient à une fête. Leurs visages, tirés par la fatigue, étaient rayonnants de joie et de paix, et très recueillis.

Soudain, un cri traversa l'air. Sortant de la forêt, essoufflé par sa course, un jeune garçon bondit au milieu d'eux : Mbaga, le fils de Moukajjanga.



107 Il s'était enfui de la maison où son père l'avait conduit. Il n'avait pas voulu préserver sa vie, tenant à être fidèle au rendez-vous du martyre, avec ses compagnons. Ceux-ci n'en croyaient pas leurs yeux. « Comment avait-il pu résister à toutes les promesses qu'on avait dû lui faire ? Comment, tout seul, avait-il triomphé de la tendresse de son père ? C'était extraordinaire ! »

Un de ses amis lui cria son admiration : « Bravo ! Mbaga. Tu as vaincu le démon ! Jésus-Christ est content de toi. »



108 Un païen, qui se trouvait là, se mit à rire :

« Vous entendez ces idiots, s'écria-t-il. Ma parole, on dirait vraiment qu'ils se rendent à une noce et que nous leur préparons un banquet ! »

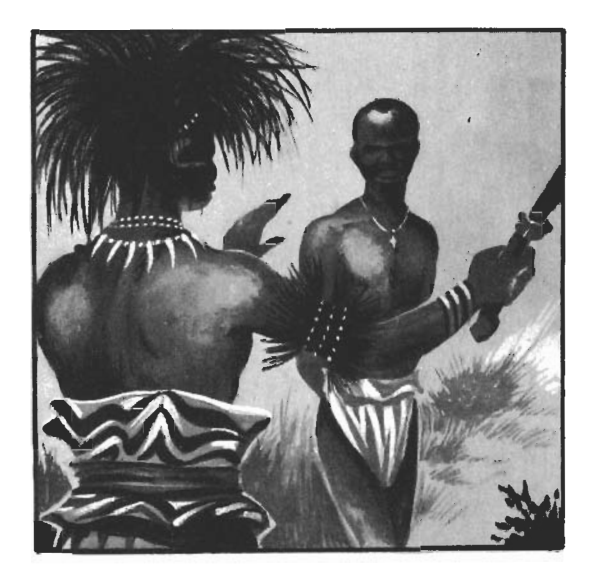
Moukajjanga revint à la charge : « Mbaga, je ne veux pas te tuer, je veux te cacher. Dis-moi seulement que tu n'es plus chrétien. » Mais Mbaga demeura inébranlable : « Tue-moi. Je ne veux pas me cacher. Je meurs parce que je suis chrétien. Si tu désobéis au Roi, il te tuera.

— Va faire le fou ailleurs, cria le chef. Puisque tu y tiens, tu seras tué comme les autres ! »



109 Alors commença un défilé devant Senkolé, le lieutenant de Moukajjanga. La coutume, chez les Baganda, voulait que tout condamné à mort fût frappé à la tête avec un bâton, pour éviter, disait-on, que son âme ne vienne tourmenter le Roi après la mort.

En file indienne, les seize chrétiens vinrent donc se présenter au cruel lieutenant. Plusieurs étaient déjà passés lorsque tout à coup, il se fit un silence. A la stupéfaction générale, Senkolé, qui avait levé le bras pour frapper, s'était retenu : « Non ! pas toi ! »

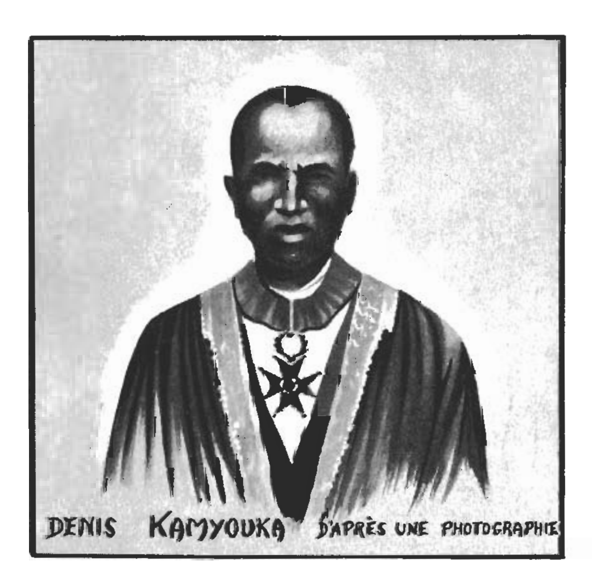


110 Celui qui venait d'être épargné était Denys Kamyouka. Senkolé le fit passer derrière lui, sans le toucher. La même scène se reproduisit pour Siméon Séboutta et Charles Wérabé.

« Vous êtes graciés. Vous ne mourrez pas » dit Senkolé.

Que s'était-il passé? Leurs compagnons se le demandaient avec inquiétude. Auraient-ils par hasard renié leur foi? L'un d'eux, Bruno Seroukouma, leur fit part de son angoisse.

« Si le Roi vous a pardonné, c'est qu'il compte vous faire abandonner la religion. Il serait meilleur pour vous de mourir avec nous ! »



111 Les trois jeunes gens étaient bien les premiers à se demander pourquoi on les avait épargnés, eux plutôt que d'autres. Un caprice du Roi? Une intervention de quelque personnage influent?

Ils ne le surent jamais.

Mais c'est à ces trois témoins, qui échappèrent de si près à la mort et ne firent rien pour l'éviter par une trahison, que nous devons le récit fidèle et détaillé de tous les événements racontés dans ces pages.



112 Quand ce fut au tour de Charles Lwanga d'arriver à la hauteur du bâton de Senkolé, le féroce bourreau le frappa violemment et le retint par le bras : « C'est toi que je me suis réservé ! » Les chefs des bourreaux avaient, en effet, le droit de se réserver un condamné pour le torturer à leur guise. L'odieux personnage avait choisi sa victime depuis longtemps.

Charles fit un signe de la main à ses camarades :

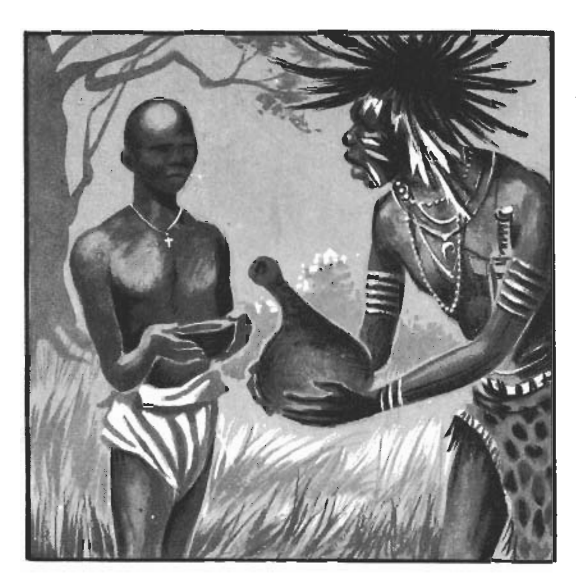
« A tout à l'heure ! dans un instant je vous rejoindrai au ciel ! »



113 Sur la pente de la colline, le défilé des captifs parvint à un grand acacia auprès duquel on fit halte.

Les bourreaux dépouillèrent les jeunes gens de leurs loubougos (habits tissés en fibres de figuier), ne leur laissant qu'un pagne de cotonnade blanche.

« Encore un peu de temps et nous verrons Jésus-Christ », répétaient les prisonniers pour s'encourager. Les bourreaux n'y comprenaient rien et continuaient à les traiter d'« idiots ».



114 La coutume voulait encore qu'avant l'exécution on offrît du vin de bananes aux condamnés.

Les bourreaux versèrent à chacun une rasade de cette boisson, non sans l'accompagner de moqueries et de grossières plaisanteries. Les condamnés se rappelèrent alors que les bourreaux du Christ Lui avaient offert à boire du vinaigre quand Il était sur la croix.

Puis chacun d'eux fut saisi par un bourreau qui le jeta à terre et, après l'avoir ligoté, l'enroula dans une des claies de roseaux préparées les jours précédents.



115 Par-dessus les claies de roseaux, on ajouta des morceaux de bois, si bien que chacun était serré dans un véritable fagot. Ils se laissaient faire. Certains se rappelaient que le Seigneur, Lui aussi, s'était laissé jeter brutalement sur la croix par les soldats avant d'y être cloué.

Les fagots vivants furent rangés sur une même ligne. Par un raffinement de cruauté, les bourreaux décidèrent de commencer par brûler les pieds : la douleur, pensaient-ils, forcerait bien l'un ou l'autre à renier sa foi.



116 Tout à coup, un homme fendit la foule des forcenés : Moukajjanga, le chef. Il fonça droit sur un des fagots qu'on achevait de lier : c'était celui de Mbaga, son fils.

Le malheureux père était fou de désespoir. Violemment, il déchira l'enveloppe de roseaux, et saisit son fils dans ses bras :

« Mbaga, mon enfant, aie pitié de ton père ! » dit-il en sanglotant.

Mbaga, les mains liées, s'agenouilla devant son père : « Tue-moi bien vite, père, je veux mourir pour Jésus-Christ ! »



117 Moukajjanga, le cœur déchiré, voulut au moins épargner à son fils l'horrible supplice du feu : « Assomme-le », murmura-t-il à un aide. « Tu ne le porteras sur le bûcher que lorsque tu sauras avec certitude qu'il est mort. »

L'homme ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit un gourdin. Mbaga avait compris. Toujours à genoux, il tendit la nuque. Le bourreau lui asséna un coup formidable de sa matraque. L'enfant s'effondra, tué sur le coup. On remit vivement son cadavre dans la claie de roseaux et on le porta sur le bûcher.



118 Déjà, les autres fagots vivants y étaient entassés. Le vieux Moukajjanga, cependant, ne put retenir son émotion à la vue de ces jeunes victimes. Il tenta encore une dernière fois de les détourner de leur entêtement :

« Allons, dites-moi que vous ne prierez plus, et je vous promets de vous renvoyer chez vous sains et saufs... »

De tous les fagots jaillit alors un même cri :

« Non ! Nous continuerons de prier jusqu'à la mort ! »



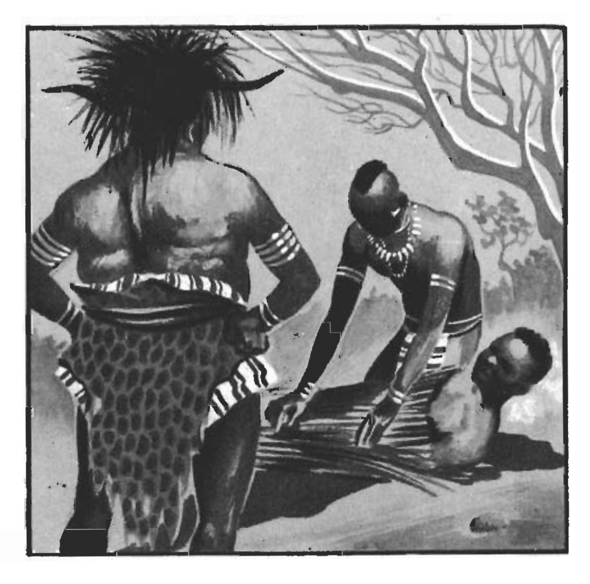
119 Tout en amassant de hautes herbes sèches autour des roseaux, un bourreau s'adressa à Bruno Seroukouma :

« On va te rôtir. Tu vas bien voir si ton Dieu, en qui tu as si grande confiance, va venir te délivrer. »

Sans le savoir, le misérable répétait des paroles semblables à celles des Juifs qui se moquaient de Jésus sur la croix.

Sortant du fagot, la voix de Bruno se fit entendre :

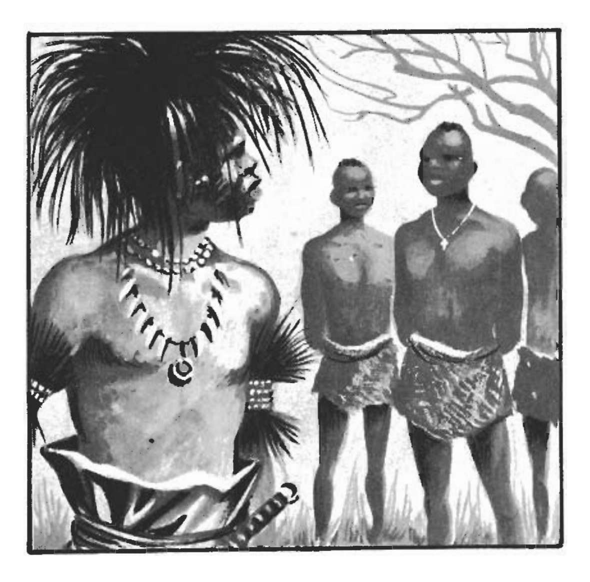
« Tu peux bien brûler mon corps. Tu ne peux pas brûler mon âme : elle appartient à Dieu.



120 Le petit Kizitto n'était pas moins courageux que ses aînés. Denys était près de lui : « Denys, on m'a dit qu'un nouveau missionnaire doit venir en Ouganda. J'aurais bien voulu le connaître. Tu lui diras bonjour de ma part. »

On l'enveloppa à ce moment de sa natte de roseaux. Moukajjanga l'aperçut et se moqua de lui :

« Tu m'as dit que le feu qui brûle mon tabac me brûlerait, et tu m'as appelé « grand démon ». Mais maintenant, c'est moi qui vais te faire brûler ! »

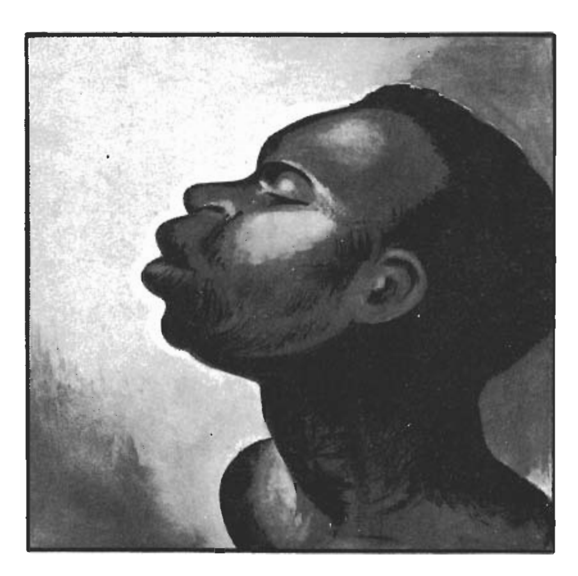


121 Trois garçons se tenaient non loin de là : Denys, Siméon, Charles, que Senkolé n'avait pas frappés. Ils admiraient le courage de leurs frères. Ils auraient bien voulu être martyrs, eux aussi.

« Où est mon fagot? demanda Siméon à un bourreau. J'en veux un comme les autres. Je suis chrétien, moi aussi. »

Les deux autres approuvaient.

« Ah ! vous y tenez? Eh bien ! d'accord ! » dit le bourreau. On apporta trois claies. Ils s'y couchèrent d'eux-mêmes et on les y enroula comme leurs compagnons.



122 Mais, au lieu d'ajouter aux roseaux des morceaux de bois, on laissa les trois garçons dans les nattes et on les transporta à l'écart du bûcher. Moukajjanga les menaça encore :

« Vous autres, je vous réserve pour la fin : quand le bûcher sera prêt de s'éteindre, je vous jetterai dessus pour le rallumer. »

Ils devaient cependant rester au même endroit pendant de longues heures. Après le drame, on les retira de leurs claies et on les ramena à la prison où ils restèrent longtemps encore.



123 Les bourreaux avaient déjà en mains les torches allumées. Aux quatre coins du bûcher en rectangle, ils mirent le feu aux brindilles sèches. Puis ils s'immobilisèrent, silencieux. Il était environ midi.

Les flammes commencèrent à s'élever. Au même moment, un murmure sourd monta du tas de claies :

« Notre Père qui êtes aux cieux... Notre Père, qui êtes aux cieux... »

Les martyrs s'étaient mis à prier.



124 Stupéfaits, les bourreaux écoutaient, dans un silence extraordinaire. Le feu couvait encore, léchait les roseaux...

Les bourreaux tendirent l'oreille : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » Alors, ils furent saisis de frayeur.

Au même instant ce fut comme une explosion : une colonne rouge et noire jaillit du bûcher dans un souffle terrifiant, se répandant en gerbes de flammes énormes : d'un seul coup, les claies de jonc venaient de prendre feu.



125 Ce fut une minute terrible. Les assassins reculèrent, épouvantés. Autour du brasier ils se mirent à sauter comme des forcenés, poussant des cris sauvages :

« Ce n'est pas nous qui vous tuons, ce sont les « esprits » qui vous tuent pour se venger, parce que vous avez refusé de les adorer et que vous les avez traités de démons. »

Du bûcher, une voix s'éleva : « Nous discuterons de tout cela devant Dieu ! »

C'était un des martyrs qui donnait rendez-vous à ses bourreaux devant le tribunal de Dieu.



126 Les bandits ne répondirent pas. Ils pensaient surtout à s'éloigner de la fournaise qui les menaçait, et à se protéger des flammèches et des étincelles qui jaillissaient jusqu'à eux. Ils regardaient maintenant à bonne distance l'énorme trombe de flammes. « Ils flambent ! criaient-ils avec une joie démoniaque. Ils flambent comme des torches ! Ils seront bientôt réduits en cendres ! Plus rien, plus de chrétiens ! plus de chrétiens ! »

Puis ils reprirent leur sarabande, mêlée de chants de mort et d'injures.

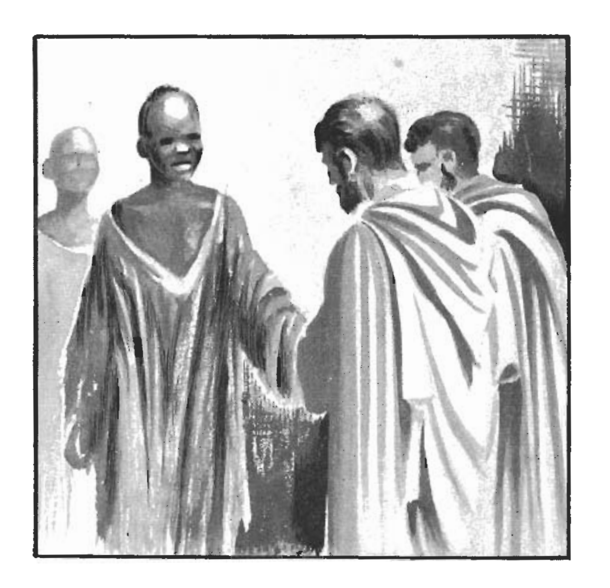


127 Pendant quelques instants, on entendit encore les voix des martyrs se mêler au crépitement des flammes. Ce fut bref. Peu à peu, la prière se fit plus sourde, puis s'éteignit. Bientôt on n'entendit plus que le bruit de la fournaise.

Les vaillants pages de l'Ouganda offraient leur vie au Père du Ciel, unissant leur sacrifice au Sacrifice de Jésus mourant sur la croix, ayant pardonné à leurs bourreaux, comme Lui-même avait pardonné à ses ennemis.



128 Déjà le feu diminuait. Les bourreaux avaient entassé à l'écart des réserves de bûches pour alimenter le brasier. Les corps étaient presque entièrement consumés. Les bourreaux s'approchèrent et, avec de longues perches, soulevèrent les tisons ardents. Des ossements à demi calcinés s'y mêlaient. Ils les ramenèrent au milieu de la braise pour que le feu les brûlât entièrement et ajoutèrent par deux fois de nouvelles bûches. Longtemps la grande flamme noirâtre dansa, sinistre, achevant de réduire en cendres les derniers restes des martyrs.



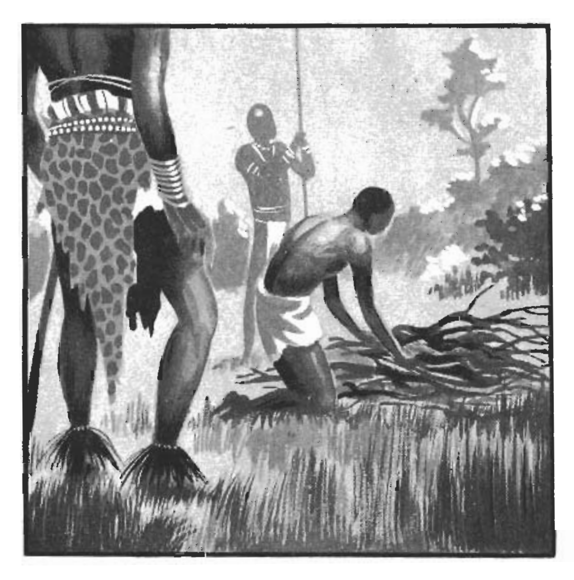
129 Puis on ne vit plus qu'un tas de braises ardentes. Les chrétiens, que les Baganda appelaient « ceux qui prient », avaient tenu leur promesse de prier jusqu'au dernier souffle de leur vie. Ceux qui les avaient mis à mort, interrogés beaucoup plus tard par des missionnaires, exprimèrent leur étonnement : « Nous avons tué beaucoup de condamnés à mort, qui hurlaient et pleuraient. Mais ceux-ci étaient d'une vaillance extraordinaire. Ils ne faisaient que prier. Nous n'avions jamais vu cela. »



130 Revenons à Charles Lwanga qui, on s'en souvient, avait été mis à part du groupe des condamnés par le cruel Senkolé. Celui-ci s'était réservé le plaisir de le torturer à sa façon.

Accompagné de quelques aides, il l'amena vers un lieu écarté.

Quand Charles vit qu'on préparait un bûcher pour lui tout seul, il se tourna vers Senkolé et lui dit : « Détache mes liens. Je veux arranger mon lit. » Le bourreau, sans comprendre, dénoua les cordes de lianes.



131 Aussi tranquillement que s'il avait déroulé une natte dans sa case pour s'y endormir après une journée de dur travail, Charles arrangea sur le bûcher le menu bois, puis les bûches.

« Voilà, c'est prêt, dit-il. Faites votre travail. »

Il se coucha sur sa claie de roseaux. Senkolé l'y enveloppa et le posa sur le bois, aidé d'un autre bourreau.

« Nous allons te brûler à petit feu, annonça-t-il. On verra bien si tu seras aussi têtu que les autres. »



132 Senkolé alluma le feu. Dans sa joie féroce, le bourreau se frottait les mains.

« Toi, au moins, tu vas comprendre !

— Mais je suis très content, répondit Charles, puisque je meurs pour la vraie religion. »

Le feu avait pris à l'extrémité des roseaux. Les premières flammes léchèrent la plante des pieds de la victime. Charles se raidit sous l'atroce douleur, mais aucune plainte ne monta à ses lèvres. Comme ses compagnons, il priait de toute son âme.



133 Senkolé attendait des gémissements, des cris, des appels à sa pitié. Il était fort irrité de la patience du chrétien :

« Allons, prie au moins ton Dieu de te retirer de cette fournaise. On verra bien s'Il en est capable !

— Pauvre naïf, répondit Charles, tu ne sais pas ce que tu dis. C'est de l'eau fraîche que tu me verse sur les pieds. Mais je t'avertis, méfie-toi. Dieu pourrait bien un jour te plonger dans un autre feu qui ne s'éteint pas. »

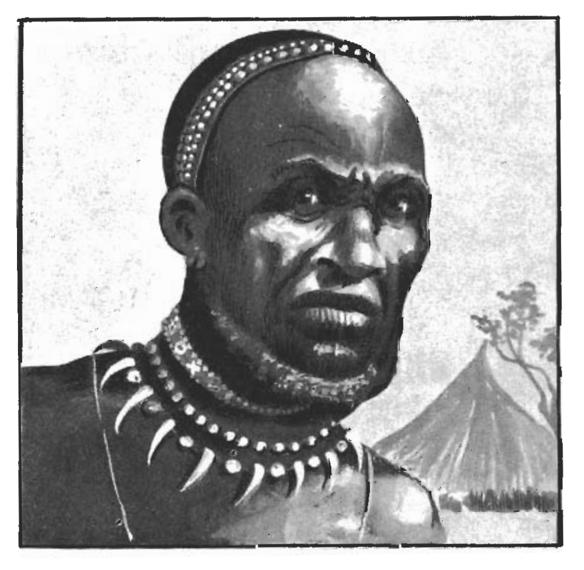


134 Le supplice fut long ; Charles endura tout sans se plaindre, se tordant comme un ver sous la douleur, mais toujours fidèle à sa foi.

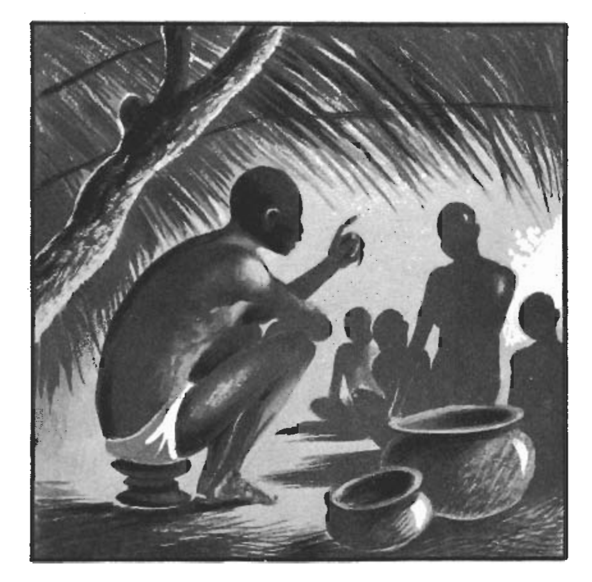
Bientôt la claie de roseaux et les grosses bûches flambèrent comme une torche. Charles Lwanga eut quelques sursauts d'agonie. Il murmura encore : « Katonda ! » (ô mon Dieu !). Puis il expira au milieu des flammes, triomphant dans le combat héroïque de sa foi. Les bourreaux qui aidaient Senkolé vinrent jeter des brindilles sur les braises qui s'éteignaient : « Ce n'est pas nous qui t'avons brûlé, disaient-ils, ce sont les « esprits » Nendé et Kibuka qui ont voulu se venger ! »



135 Quelques jours plus tard, deux chrétiens de Roubaga vinrent en cachette sur les lieux du supplice. Ils retrouvèrent dans le tas de cendres quelques ossements calcinés. Ils les rapportèrent avec respect à la chapelle de la mission. On les enveloppa dans un loubougo, puis on les déposa dans un reliquaire où ils sont encore aujourd'hui conservés dans l'église de Sainte-Marie de Roubaga. C'est là qu'ils sont vénérés par les chrétiens de l'Ouganda : ce sont les reliques d'un martyr.



136 Revenons en arrière au palais du Katikkiro, l'odieux ministre qui avait déclenché tout le drame. Tandis que Moukajjanga exécutait sa sinistre besogne à Namougongo, le Katikkiro était loin d'être satisfait de sa vengeance. N'y avait-il pas encore André Kaggwa, cet officier de l'armée royale, ami de Joseph Mukasa, qui avait contribué au retour des missionnaires de Kagueyié, et à la découverte du fameux complot du Katikkiro contre le Roi ? C'était un chrétien dangereux : n'avait-il pas déjà recruté des dizaines de chrétiens dans l'armée qu'il commandait ?



137 Mais ce que le Katikkiro pouvait encore moins lui pardonner, c'était d'avoir converti au Dieu des chrétiens deux de ses propres enfants. Cela, c'était un comble !

Si le Roi avait fait semblant d'oublier André, c'est qu'il était son ami et qu'il l'avait autrefois sauvé de la mort. De plus, la haute position qu'André occupait à la Cour rendait une condamnation difficile.

Mais le ministre se chargerait bien de rappeler au Roi qu'un chrétien n'avait plus le droit de vivre au royaume des Baganda !



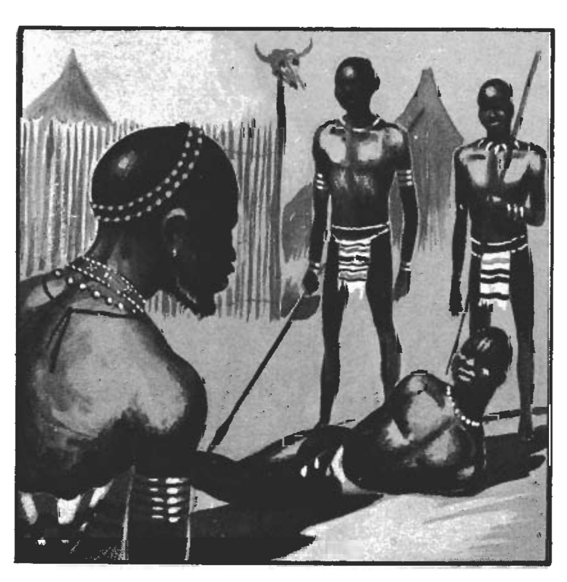
138 Le ministre pensait bien qu'il allait se heurter à une autre difficulté : non seulement André Kaggwa était un des meilleurs amis du Roi, mais il était Mounyoro, c'est-à-dire originaire du royaume d'Ounyoro, près du lac Albert. C'est ce qu'indiquaient les tatouages gravés sur son front avec des pointes rougies au feu. Tuer un Mounyoro, c'était s'attirer la vengeance du royaume voisin.

« N'importe, grondait le Katikkiro, je le supprimerai aussi celui-là, coûte que coûte. » Et il se dirigea vers le palais royal.



139 Introduit dans la grande salle, il s'adressa aussitôt au souverain :

« Voilà bien ta sottise ! Tu fais mourir tes pages Baganda et tu épargnes un vulgaire étranger, un Mounyoro qui n'est même pas de notre race ! Et puis, un officier c'est dangereux, sais-tu ? Plus que n'importe quel page. Kaggwa a toute une armée sous ses ordres. Il n'a qu'un mot à dire pour déclencher la révolution. Tu penses bien qu'il ne tardera guère à venger la mort de ses frères chrétiens... Livre-moi ce Kaggwa et j'en ferai mon affaire. »



140 Le Roi parut fort impressionné par ce langage. Il aimait pourtant beaucoup André Kaggwa. « Occupe-toi de lui ! cria-t-il au ministre, je ne veux plus rien savoir ! »

Le Katikkiro n'en demandait pas plus. Il alerta immédiatement les bourreaux :

« Allez chercher Kaggwa tout de suite. Amenez-le moi directement, sans passer chez le Roi. »

« Il serait capable de regretter sa décision », pensait-il. Quelques instants plus tard, le fier officier était en face du premier ministre, pieds et poings liés, et sous bonne garde.



141 André était prêt à tout. La nuit même, il avait communié. Le Katikkiro l'interrogea :

« C'est bien toi, Kaggwa?

— Oui, c'est moi ! Ne me reconnais-tu pas? Ne te rappelles-tu pas ce jour où tu m'as nommé officier et où je suis venu m'agenouiller devant toi pour te dire merci ?

— Tu n'es qu'un étranger en Ouganda. Nous t'avons admis par tolérance dans notre pays, et tu as osé commettre le crime d'apprendre ta religion à mes enfants.



142 — Est-ce que par hasard je leur ai communiqué la peste?

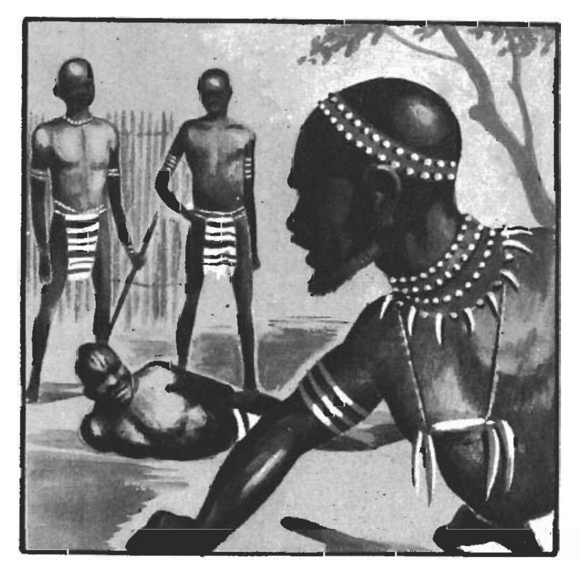
— Parfaitement, la peste ! rugit le ministre.

— Si je leur avais donné la peste, il y a longtemps qu'ils seraient morts, répliqua en riant le capitaine.

— Pourquoi pries-tu et apprends-tu à prier aux Baganda?

— Si je prie et si j'apprends aux autres à prier, cela ne regarde que moi. »

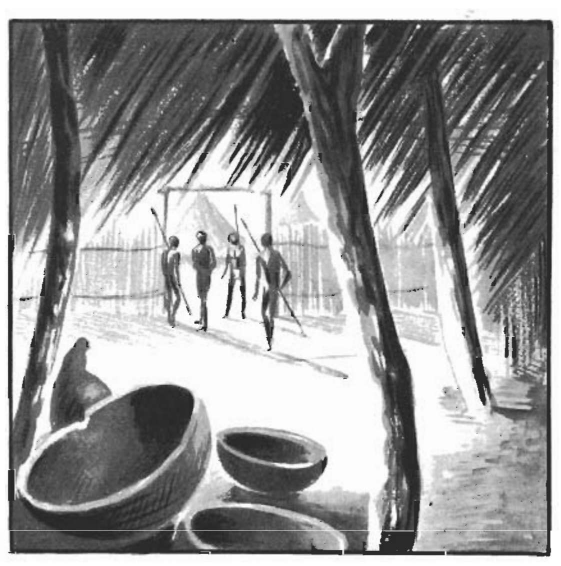
Le ministre parut un instant embarrassé et détourna la conversation.



143 « Je sais que Mukasa, avant de mourir, t'a remis un fusil pour tuer le Roi.

— Si j'avais voulu tuer Mwanga, je n'aurais pas eu besoin du fusil de Mukasa. Le Roi lui-même m'a donné plusieurs fusils. Ne sont-ils pas aussi bons pour tuer que celui que m'a donné Mukasa? Est-ce que cela ne t'est jamais arrivé de recevoir des fusils en cadeau ? Ceux que t'a donnés autrefois le roi Mtéça, était-ce pour tuer son successeur? »

Il n'y avait plus rien à répondre.



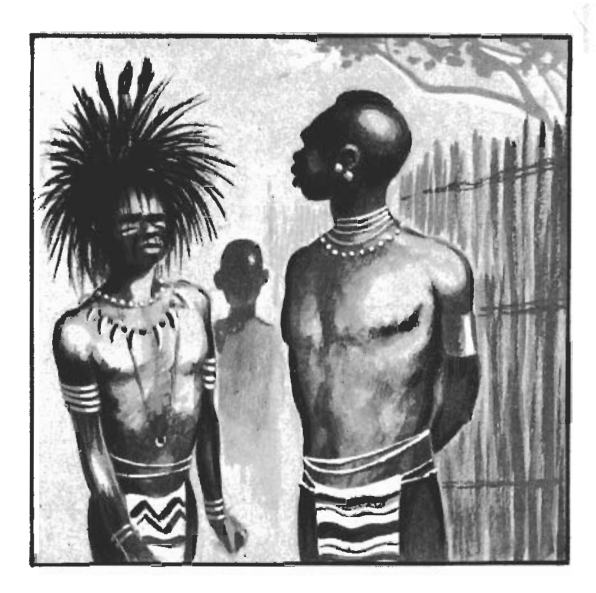
144 Le Katikkiro, mis en échec par le bon sens de sa victime, s'empressa de conclure : « Tuez-le tout de suite ! s'écria-t-il. Je jure de ne pas prendre mon repas avant d'avoir vu de mes yeux sa main coupée ! »

Le visage d'André s'illumina; ainsi donc le Seigneur, à lui aussi, accordait la grâce du martyre. Il sortit tranquillement du palais et se laissa emmener par les bourreaux derrière une palissade de roseaux qui se dressait non loin de là.



145 Les bourreaux hésitèrent un moment. Ils discutaient : ce Kaggwa n'était-il pas un des plus chers amis au Roi ? Bien sûr, celui-ci avait laissé faire le Katikkiro, mais n'allait-il pas regretter sa décision et punir les meurtriers ? Par contre, le Katikkiro n'admettait guère que l'on discutât ses ordres. « Si nous tardons, disaient-ils, nous risquons de le payer cher. Mieux vaut sauver notre peau que celle de ce Mounyoro ! »

Cependant, ils n'arrivaient pas à se décider.

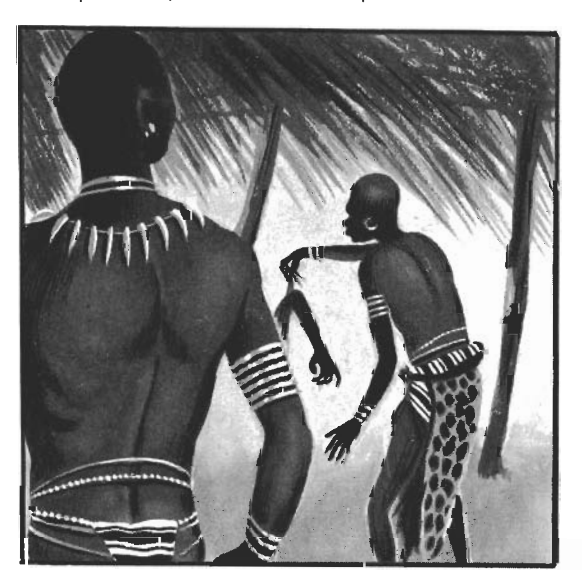


146 André remarqua leur embarras :

« Qu'attendez-vous ? leur dit-il. Vous n'avez donc pas entendu le Katikkiro tout à l'heure ? Il a juré de ne rien manger avant que je sois mort. Dépêchez-vous, il a faim, ne le faites pas attendre ! »

Les bourreaux obéirent et poussèrent leur prisonnier derrière la palissade.

Quelques minutes plus tard, l'un d'eux, vêtu d'une peau de panthère, apportait au Katikkiro le bras sanglant d'André Kaggwa, suspendu à une fibre de bananier.



147 « Nous lui avons tranché la tête et nous avons brûlé son corps », dit le bourreau. Alors l'ignoble ministre prit son repas. Il était satisfait.

C'était le 26 mai 1886, vers deux heures de l'après-midi, au moment où Charles Lwanga et ses pages s'engageaient sur le sentier de Kampala.

André Kaggwa, brillant officier de vingt ans, venait de sacrifier sa vie par fidélité à son Maître Jésus-Christ.



148 Après tant d'atrocités et de tortures, les chrétiens Baganda auraient pu avoir peur, abandonner leur religion ! Il n'en fut rien. L'exemple de leurs frères martyrs ne fit que les entraîner vers un plus grand héroïsme. Ils devenaient même imprudents :

« N'est-ce pas une lâcheté, Mapéra, que de se cacher quand on peut si facilement donner sa vie pour Jésus-Christ ?

— Mais non, répondait le missionnaire. Le Seigneur ne vous demande pas d'aller au-devant du danger. Il vous demande seulement d'accepter la mort joyeusement si vous ne pouvez pas y échapper. »



149 Quelque temps après, il y eut encore l'aventure des chasseurs d'éléphants.

Ceux-ci logeaient dans un village en pleine forêt. Le Roi les avait chargés de lui procurer de l'ivoire. Quarante d'entre eux s'étaient faits chrétiens, et parmi eux leur chef, un grand gaillard taillé en athlète.

Le Katikkiro envoya des bourreaux pour les arrêter. Ceux-ci prirent peur :

« Ces chasseurs sont des colosses, pensaient-ils. Ils ne doivent pas être commodes et sont bien armés. Ne vont-ils pas nous recevoir à coups de fusil ? »



150 Ils essayèrent alors la ruse et se présentèrent au chef :

« Le Katikkiro demande que tu lui envoies quatre de tes chrétiens.

— Je refuse », dit le chef qui avait deviné de quoi il s'agissait. Mais quatre chasseurs se présentèrent immédiatement comme volontaires pour le martyre :

« Emmenez-nous. Nous ne chercherons pas à nous défendre. »

Les bourreaux les attachèrent et les conduisirent au Katikkiro pour être brûlés vifs. Mais le ministre n'avait pas tout prévu.



151 La nouvelle de l'arrestation se répandit jusqu'au palais royal :

« On vient d'amener chez le Katikkiro quatre chasseurs d'éléphants pour les brûler. »

Le Roi ne tarda pas à l'apprendre.

Il entra dans une grande colère : « Comment ? Mes chasseurs d'éléphants ? Je défends qu'on y touche !... Qu'on les mette immédiatement en liberté! »

Ce n'était pas par pitié, bien sûr, mais le commerce de l'ivoire était d'un bon rapport ! N'importe qui n'était pas capable de chasser les éléphants !



152 Le dernier chrétien qui mourut pour sa foi en Ouganda, fut un page nommé Jean-Marie Mouzeï. C'était un ancien esclave que Joseph Mukasa avait autrefois racheté pour quelques mètres d'étoffe, alors qu'il n'était qu'un enfant et gardait les chèvres. Joseph avait fait de lui un page de l'ancien roi Mtéça. Plus tard, il avait été admirable de courage pour soigner les malades au cours d'une épidémie de peste.

Jean-Marie était absent le matin du 26 mai 1886, lorsque avait eu lieu le grand rassemblement des pages et leur condamnation à mort.



153 Le Katikkiro s'était aperçu de son absence. Quelques semaines après le massacre, il vint trouver le Roi et lui dit :

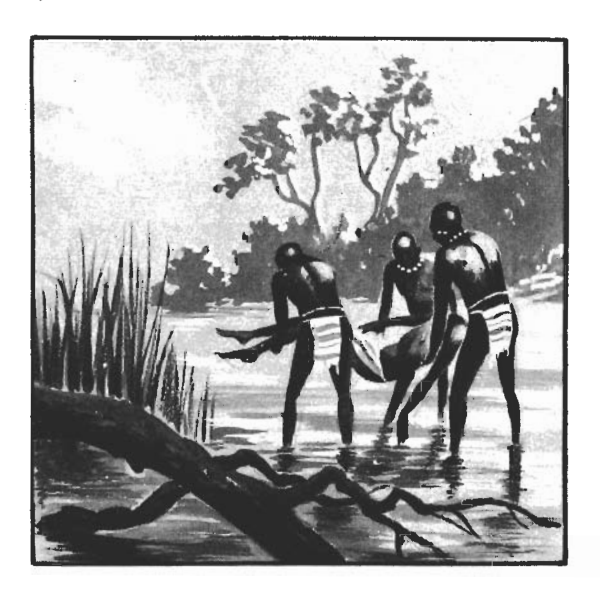
« Tu sais que Mouzeï n'était pas là, et que d'autres chrétiens comme lui ont échappé à nos recherches. Tu peux facilement les faire venir. Il suffit que tu fasses annoncer dans tout ton royaume que tu pardonnes à Mouzeï et aux autres et que s'ils veulent bien rentrer à la cour tu leur donneras un champ de bananiers. Après cela, tu pourras les arrêter comme tu voudras. »

Le Roi fut enchanté de cette astuce et fit publier la nouvelle.



154 Jean-Marie l'apprit. Depuis six mois, il se cachait avec les autres chrétiens. Il flaira tout de suite un piège, mais se ravisa : « Après tout, allons-y. Si le Roi veut me tuer, c'est ce qui peut m'arriver de plus heureux, puisque je serai martyr de ma foi. » Ses compagnons voulurent le retenir : « Le Roi veut te tuer !»

Jean-Marie déclara : « De deux choses l'une : ou bien le Roi va me donner le champ de bananiers, et alors je vous avertirai de me rejoindre, ou bien il va me tuer, alors vous saurez qu'il vaut mieux rester où vous êtes ! »



155 On était au mois de janvier 1887. Il se dirigea vers le palais du Katikkiro. Dès qu'il fut aperçu, un groupe de bourreaux l'encercla et immédiatement le décapita. Il y avait non loin de là une mare. On jeta le corps et la tête du martyr dans l'eau fangeuse.

Ce fut une femme en service au palais royal qui raconta plus tard l'événement dont elle avait été témoin. Elle avait bien connu Jean-Marie autrefois, quand il était page du roi Mtéça.



156 Il reste à dire quel fut le sort des tyrans qui avaient persécuté les chrétiens en Ouganda. Chose étrange, ils eurent tous une mort tragique et rapide. Dieu punit quelquefois les crimes dès ici-bas...

Le roi Mwanga fut d'abord détrôné par une révolution qui l'obligea à s'enfuir, puis il fut enchaîné par les Anglais qui l'emprisonnèrent aux Iles Seychelles, dans l'Océan Indien, où il mourut bientôt, à l'âge de trente-quatre ans, détesté de tous.





157 Le Katikkiro, pendant la révolution, fut pris et fusillé par deux de ses serviteurs. On jeta son cadavre aux ordures où les chiens le dévorèrent. Puis ses os furent brûlés.

Plusieurs fois, dans la suite, ses anciens amis voulurent lui élever un tombeau. A chaque fois, le feu le détruisit.

Moukajjanga fut atteint d'une maladie de peau horrible. Tout son corps se couvrait de plaies infectes. Il avait des douleurs au ventre qui le faisaient hurler comme un fauve.

Quant à Senkolé, il fut happé, sur les bords du lac, par un crocodile qui le dévora.

158 « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens », disaient déjà nos frères des premiers siècles. Ce fut vrai aussi en Ouganda. Le danger dura encore quelques années, ce qui n'empêcha pas les baptêmes de se multiplier. Il y avait cinq cents chrétiens quand les missionnaires étaient revenus de Kaguéyié. En 1890, ils étaient trois mille, dans la seule ville de Roubaga. Leur nombre ne fit qu'augmenter. L'Ouganda est aujourd'hui la plus belle chrétienté d'Afrique. Un million de Baganda sont catholiques.





159 Le pays compte maintenant 8 diocèses, ayant chacun leur petit séminaire, et 3 grands séminaires pour l'ensemble. Deux évêques ont déjà été choisis parmi les prêtres Baganda, dont l'archevêque de Roubaga, Mgr Kiwanuka.

Il y a aussi plus de 250 prêtres, 200 frères et 1 000 religieuses originaires du pays.

Les Pères Blancs, ainsi que d'autres prêtres, des frères et des sœurs missionnaires, continuent à les aider dans leur tâche d'évangélisation

160 Enfin, plus de deux mille catéchistes instruisent les enfants et les grandes personnes dans les petits villages de la forêt où les prêtres ne peuvent pas aller faute de temps. Le catéchiste est chargé de réunir les chrétiens pour la prière, d'aller voir les malades, de baptiser les mourants, d'encourager ses frères à mener une vie de plus en plus chrétienne.

Le prêtre ne vient que de temps en temps au village. Entre ses visites, il fait confiance au catéchiste.



161 Voici la cathédrale de Roubaga, qui a été construite à l'endroit même où s'élevait autrefois le palais royal de Mwanga. La paroisse de la cathédrale compte vingt mille chrétiens. Là, il y a quatre-vingts ans, on offrait des sacrifices qui étaient souvent des sacrifices humains.

Maintenant, le seul vrai Dieu a chassé les fétiches, et des milliers de chrétiens viennent Lui offrir le sacrifice de la Messe, le seul qui puisse Lui plaire.



162 Dans les années qui suivirent la persécution, l'univers chrétien apprit l'extraordinaire histoire des martyrs de l'Ouganda. A Rome, on commença des enquêtes minutieuses sur les événements. Denys Kamyouka raconta la scène du bûcher où il avait failli être brûlé avec les autres. Enfin, le 6 juin 1920, le Pape Benoît XV proclama « bienheureux » les vingt-deux martyrs. Au moment des fêtes de Rome, les Baganda chrétiens originaires des plus lointains villages, venaient en pèlerinage aux lieux sanctifiés par le sang des martyrs : Kampala, Mengo, Namougongo...



163 Le 22 juin 1934, Pie XI, le Pape des Missions, le Pape de l'Action Catholique, proclama Charles Lwanga, le chef des pages, « Patron » de la Jeunesse africaine d'Action Catholique. Des milliers de jeunes africains le prient aujourd'hui de les aider à rendre chrétiens leurs frères musulmans ou païens.

Et il est probable que les Bienheureux martyrs de l'Ouganda seront « canonisés », c'est-à-dire déclarés « inscrits au nombre des Saints », avant la fin du Concile du Vatican.

Ce sera une immense joie pour toute l'Afrique noire.



164 Toi qui aimes les missions, tu peux aussi les prier. Demande-leur que le règne du Seigneur s'étende toujours plus en Ouganda, en Afrique, dans le monde entier, dans ton quartier de banlieue ou dans ton village. Demande-leur de te donner une âme missionnaire, de t'aider à être plus courageux et plus fier de ta foi, à faire connaître le Seigneur autour de toi et à dire, non seulement avec tes lèvres, mais de tout ton cœur et par toute ta vie, la prière qu'ils murmuraient sur le bûcher de Namougongo : « Notre Père, qui êtes aux cieux... »

SOMMAIRE

Numéros :